

Table des matières

<u>ANNEXE 1 – GUIDE D’ENTRETIEN</u>	<u>2</u>
--	-----------------

<u>ANNEXE 2 – RETRANSCRIPTION DES CONSENTEMENTS ORAUX</u>	<u>4</u>
--	-----------------

INTERVIEWEE A	4
INTERVIEWEE B	4
INTERVIEWEE C	4
INTERVIEWEE D	4
INTERVIEWEE E ET F	5
INTERVIEWEE G	5
INTERVIEWEE G :	5

<u>ANNEXE 3 – RETRANSCRIPTION DES INTERVIEWS</u>	<u>6</u>
---	-----------------

RETRANSCRIPTION INTERVIEW A	6
RETRANSCRIPTION INTERVIEW B	31
RETRANSCRIPTION INTERVIEW C	42
RETRANSCRIPTION INTERVIEW D	48
RETRANSCRIPTION INTERVIEWS E ET F	68
RETRANSCRIPTION INTERVIEW G	89

<u>ANNEXE 4 – DECLARATION SUR L’HONNEUR POUR L’UTILISATION DE L’IA</u>	<u>99</u>
---	------------------

Annexes

Annexe 1 – Guide d’entretien

Introduction : *Bonjour, et merci de participer à cet entretien. Cet échange vise à mieux comprendre votre parcours, vos expériences et vos réflexions. Toutes vos réponses seront anonymisées et confidentielles. Vous êtes en droit d’arrêter l’entretien à tout moment, et vous n’êtes pas obligées de répondre à toutes mes questions. Nous allons principalement aborder les difficultés que vous avez pu rencontrer en tant que femme migrantes et vos perceptions par rapport aux inégalités basées sur le genre.*

Thèmes	Sous-thèmes	Questions
1. Renseignements généraux	1.1.Infos générales	Quel est votre nom, prénom, âge, origine ?
	1.2.Ressenti	Comment décririez-vous votre vie quotidienne en Belgique aujourd’hui ?
2. Parcours migratoire	2.1.Départ	Qu’est-ce qui vous a poussé à envisager un départ ?
3. Expériences	3.1.Vécu	Y a-t-il des moments, pendant votre parcours de vie, où vous avez ressenti une forme d’injustice ou de traitement différent lié au fait d’être une femme ?
	3.2. Ressenti	Comment avez-vous vécu ces situations ? Que ressentiez-vous à ces moments-là ?
	3.3. Questionnement	Avez-vous commencé à remettre en question certaines choses après ces expériences ?

	3.4.Engagement	Est-ce que ça vous a amenée à vous engager, à en parler, à agir d'une certaine manière ?
4. Émotions et réactions	4.1. Réaction	Est-ce que certaines émotions ont joué un rôle dans votre parcours (pour avancer, vous protéger, vous exprimer...) ?
	4.2.Moteurs/freins	Est-ce que certaines émotions vous ont poussée à réagir, à agir, à en parler autour de vous ? Ou au contraire, certaines ont-elles été un frein ?
5. Engagement	5.1. Ressenti	Vous considérez-vous féministe ? Pourquoi ou pourquoi pas ?
	5.2. Action	Avez-vous déjà participé à des actions, des discussions, des groupes sur les droits des femmes ?
	5.3.Défense	Est-ce que vous avez le sentiment de faire quelque chose aujourd'hui, même à petite échelle, pour défendre les femmes ?

Annexe 2 – retranscription des consentements oraux

Interviewée A

Ilana : Donc voilà, j'ai juste besoin pour commencer que vous me disiez que vous êtes d'accord de participer à cette interview dans le cadre de mon mémoire à l'UCL.

Interviewée A : Oui, bon, je suis d'accord, je suis d'accord à condition que le questionnaire, que les questions ne soient pas trop... si je peux arriver à répondre, je répondrais.

Ilana : Évidemment, pas de souci.

Interviewée B

Ilana : Bonjour, j'aurais tout d'abord besoin que vous me disiez que vous êtes d'accord de participer à cet échange. Ceci est réalisé dans le but de mon mémoire à l'UCL

Interviewée B : Ok, je suis d'accord Madame Ilana

Ilana : Merci beaucoup

Interviewée C

Ilana : Je tiens d'abord à vous demander si vous marquez votre accord pour que je vous interview dans le cadre de mon mémoire pour l'université

Interviewée C : je suis d'accord

Ilana : merci beaucoup

Interviewée D

Ilana : Bon dans un souci de confidentialité et pour des raisons éthiques, je dois vous demander si vous êtes bien d'accord de participer à cet entretien et si vous avez bien compris que ces données seront anonymisées et utilisées uniquement pour mon mémoire ?

Interviewée D : pas de soucis Madame Ilana. Je le fais avec plaisir si ça peut vous aider

Ilana : Un grand merci Madame *****

Interviewée E et F

Ilana : je me dois tout d'abord de vous demander si vous êtes d'accord de participer à cet entretien, il sera seulement utilisé pour mon travail à l'université

Interviewée E : oui d'accord

Interviewée F : je suis d'accord aussi

Ilana : un grand merci à vous deux

Interviewée G

Ilana : je dois d'abord vous demander si vous êtes d'accord de participer à cet entretien, tout vous paraît clair ? Vous êtes d'accord ?

Interviewée G : oui oui je suis d'accord

Ilana : merci beaucoup

Annexe 3 – Retranscription des interviews

Retranscription interview A

Ilana : Donc cet échange, c'est vraiment pour mieux comprendre votre parcours, vos expériences et vos réflexions. Toutes vos réponses, elles seront anonymisées et confidentielles et vous êtes en droit d'arrêter l'entretien à tout moment. Vous n'êtes pas obligé de répondre à toutes les questions. Nous allons principalement aborder les difficultés que vous avez pu rencontrer en tant que femme et vos perceptions par rapport aux inégalités basées sur le genre. Donc j'ai d'abord besoin un peu des informations générales, donc quel est votre âge, votre origine, ce que vous faites dans la vie. Une petite présentation.

Interviewée A : Moi, je suis A, je suis de nationalité tchadienne, je suis née le 16 août 1987, j'ai grandi dans un milieu, dans une famille euh ... pas trop modeste, parce que j'ai fait mes études, mon parcours primaire je l'ai fait au Tchad, précisément en Djamena, mais je partais souvent aussi au village parce que j'ai une partie de ma famille qui est au village, donc je pars souvent là-bas au village, je pars passer les congés, les vacances. En Djamena, je suis chez mon oncle. Après le cursus primaire, j'ai fait le secondaire, après j'ai obtenu le diplôme secondaire en 2005. Après ça, ils ont envisagé de m'envoyer étudier et ce qui était que, à l'époque j'avais le bac, j'étais trop jeune pour aller étudier moi seule, donc du coup, c'est le petit frère de l'oncle à mon papa, le Benjamin, c'est lui qui m'accompagnait, il m'a remise à un de ses amis, oui ... qui était déjà là-bas, donc c'est lui qui m'a encadré, qui faisait tout ... euh .. il me suivait, il veillait sur moi, tout ça. Et j'ai fait le Nigeria, j'ai fait presque trois ans, après je suis rentrée.

Ilana : Ok, je vois.

Interviewée A : Après ça, j'ai eu quelques stages scolaires, après la formation, j'ai eu quelques stages que j'ai eus après, j'ai passé des stages dans les différentes structures, que ce soit publiques, que ce soit privées. Et après, je me suis... j'ai euh ... après un stage au niveau du trésor public, on m'avait demandé d'arrêter, ils ne m'ont pas donné le travail, après je suis partie me reposer. Et après ça, ils ont un autre cabinet d'audite comptable, quand moi je fais les études en comptabilité, ils m'ont appelé, je suis partie, ils voulaient une réceptionniste, je suis allée et

j'ai commencé par ça. Après ça, j'ai dit que moi je fais la comptabilité et s'ils peuvent m'accorder de faire les stages dans la comptabilité, et c'est comme ça, ils m'ont accordé les stages au niveau de là. Après ça, ça a donné avec un petit contrat de travail et ça m'a permis aussi moi de pouvoir encore repartir à l'école.

J'ai fait parce que je disais que ce que j'avais, c'était trop petit, il fallait que j'augmente encore le niveau. Donc je suis allée encore m'inscrire à la chambre de commerce, que j'ai fait encore deux ans, je fais euh ... Chez vous vous appelez euh

Ilana : Master ? Han oui

Interviewée A : Le bachelor et puis je fais le master en comptabilité.

Ilana : ha oui ok

Interviewée A : Et en travaillant, en même temps, je faisais la formation, j'ai quitté le travail, je partais toujours à la formation et tout ça. Et je n'ai jamais adhéré à une partie politique, moi, jamais. Et tout ce qu'ils faisais, je disais juste euh ... Je passais seulement, je m'en préoccupais pas de ça. Mais à un certain âge, déjà, il faut penser que tu as aussi des options dans la vie, il faut souvent opter par certaines choses. Il y avait une partie politique qui était appelée euh ... les transformateurs, c'est un jeune leader, un jeune, tout frais aussi, qui est venu, il a créé son partie. Et la partie politique a vu le jour en 2021, euh ... Oui. Euh non, 2019, euh c'est 2018-2019, c'est entre 2018-2019, le parti a vu le jour. Et là, moi, j'entendais que tous les jeunes étaient là, ils partaient, ils adhéraient et tout ça.

Et je voyais tout le quartier se mobiliser. On m'invitait souvent à aller, mais je refusais, parce que j'avais ma vie à moi moi que c'était le travail. Après le travail, je partais à l'école, après l'école. Le dimanche, c'est que je suis à l'église, après l'église, avec euh ... soit je suis dans les réunions et tout, et tout ça. Mais tellement ils ont mis la pression, je refusais, mais à la fin, moi-même, j'ai décidé.

Ilana : vous avez finir par y aller ?

Interviewée A : oui oui voilà. Un ami à moi est venu me chercher, il m'a dit absolument, il faut que tu viennes, je suis partie m'adhérer. Au début, on partait, mais on n'avait pas la carte

d'adhésion encore, parce qu'il fallait qu'ils mettent certaines choses sur pieds pour mettre, pour donner les cartes aux membres et

tout ça. Il fallait aussi participer à les réunions et tout ça. Et moi, je partais aux réunions, je fais les réunions plus de trois fois, que je partais pour collecter souvent les informations ou bien on sensibilisait aussi les gens, d'autres gens autour de nous, pour pouvoir les amener. Et moi, j'étais euh ... Moi je suis du sud, le Tchad est constitué euh ... C'est un pays laïque, il y a le sud et le nord. Donc

d'abord, on a un problème de ça qui est déjà là, problème ethnique, le sud et le nord, il y a toujours des problèmes entre nous.

Ilana : oui problèmes à quels niveaux ?

Interviewée A : Surtout les éleveurs et les agriculteurs, ça mène toujours par des tueries et tout ça. Et le Nord ... Le sud a toujours été dominé par le nord, parce que c'est le président qui est pouvoir, c'est un nordiste. Et en tout cas, il nous ... vraiment, il m'a traité, les jeunes pouvaient avoir des diplômes, mais ils ne pouvaient pas obtenir le travail. Pour trouver le travail, c'est tout le moins difficile. Il y a des jeunes qui ont des diplômes, après ils sont obligés de faire les mototaxis. Il y a aussi des jeunes filles, elles font des études, mais après il n'y a pas de boulot, elles sont obligées de faire le commerce. Et dans le commerce, nous sommes, dans le commerce, c'est toujours les musulmans qui ont la main au-dessus de tout. Donc ça fait qu'il y a toujours un, une tirailée entre le nord et le sud.

Ilana : ok

Interviewée A : Ce qui fait que toujours, qu'il y a toujours des tueries, il y a toujours des barbaries. Et

Ilana : Et donc c'est ce climat d'insécurité qui vous a poussé à partir ?

Interviewée A : Oui oui ... La sécurité, je suis en train de revenir. Un jour, moi d'abord, j'ai été d'abord attaquée par ... deux fois d'abord, dans la rue, par ces hommes musulmans toujours. Ils ont arraché d'abord mon petit sac avec le truc, ils m'ont tabassée, ils ont pris et sont partis. Je ne pouvais pas les défendre. Parce que ici, chez nous, quand tu te défends, soit la police est souvent de mèche avec eux, parce que tu ne vas même pas gagner de justice. La deuxième fois,

c'était la même chose. Et après ça, un jour, je parlais, je revenais de la réunion, ils m'ont encore ramassée. Ils nous ont ramassées ...

Ilana : Et donc c'était parce que ... Parce que vous reveniez de cette réunion du parti politique ? Donc ça posait problème?

Interviewée A : oui oui oui. Voilà, c'est parce que je revenais de la réunion. Il avaient toutes les informations en tête, avec d'autres gens aussi. Parce qu'ils avaient tous les radars partout. Dès qu'il y avait une petite réunion du Parti politique qui se passe quelque part, ils recevaient toujours les informations. Et ils envoyaient la police. La police allait asperger de l'eau chaude, jeter du gaz lacrymogène sur les jeunes, tabasser les gens. Ils ramassaient les jeunes, les emprisonnaient. Ils maltrattaient, ils violaient les filles. Mais personne ne pouvait pas dire quelque chose.

Ilana : Vous n'aviez pas le soutien des autorités compétentes ?

Interviewée A : Non, parce que d'abord, la la la Euh ... Le Parti au pouvoir même, c'est d'abord militaire. Nous, c'est l'armée

Ilana : c'est l'armée qui est au pouvoir ?

Interviewée A : Oui, c'est l'armée qui est au pouvoir. Donc ... Euh .. Ce qui fait que les civils n'ont pas vraiment la chance de s'en sortir de certaines choses. Même si on fait quelque chose, on est toujours mal vu. Et moi, j'étais, ... on nous a ramassés ce jour-là, c'était un soir, vers 20h, 21h comme ça. 20h comme ça, ils nous ont ramassés. Ils nous ont amenés loin de la ville. Parce que moi, je suis en pleine ville, mais ils m'ont amené loin de la ville. Je suis toujours dans le côté du sud. Parce que d'abord, moi-même, le quartier, c'est les répartis. C'est Le quartier sud et le quartier Nord. Donc, pour qu'on accède, ce n'est pas facile. Moi, je suis dans le quartier sud. Parce que j'ai grandi déjà, dans le quartier sud.

Ilana : Ha oui oui, je vois.

Interviewée A : Et puis, ce qui fait que, même quand tu t'habilles indécentement, par exemple, avec des minijupes, des mini-robis, ... Des fois, ils vont mettre la main pour tirer ça. C'est c'est

... C'est vraiment dégueulasse._Donc, moi, j'ai été enlevée avec d'autres gens. On nous a massacrés. Moi, ... on nous a ... Ils ont violé aussi certaines filles._Ils ont violé beaucoup. Et les garçons, on les a tabassés. On les a déportés ailleurs. Et alors, après ça, ça n'a pas suffi. Moi, chez nous, quand on viole déjà une fille, ça devient comme un truc de... Je ne sais pas comment. Ça devient comme la honte, quoi. Parce que la fille ne peut pas sortir en public. Et si les gens apprennent, elle ne pourra même pas aussi avoir le mariage.

Ilana : avoir un travail euh .. ?

Interviewée A : oui le travail, à être mariée, tout ça. Voilà. Elle sera déjà... C'est comme si ça l'a dépourvue de certains ... Elle va se sentir un peu délaissée, abandonnée. Parce que les gens vont appeler ses noms... C'est une euh ... On appelle ça... On appelle chez nous... On appelle euh ... L'enfant bâtard. Les faraks. Farak, c'est enfant bâtard. Farak, c'est bâtard.

Ilana : oui, ok ...

Interviewée A : Et moi, j'ai été traumatisée, violée, abandonnée. Et après ça, c'est qu'il y a... Il y a quelqu'un qui m'avait... Qui passait aux alentours, qui attendait les bruits et tout ça. Et c'est comme ça qu'ils m'ont amenée à la maison. Et après à la maison, on m'a amenée chez le docteur. On m'a examinée et tout ça. Même étant à la maison... Ces gangs, il y en a d'autres que je ne connais pas. Parce que nous, on ne connaît jamais. Ils sont toujours turbanés chez nous. Oui, les musulmans sont toujours turbanés.

Ilana : oui donc vous savez pas voir, vous savez pas les identifier, les reconnaître ?

Interviewée A : Je ne peux pas les reconnaître, non Je ne peux pas les identifier. Non, je ne peux pas les identifier. Donc, ils sont arrivés à la maison. Plus de deux fois encore dans notre maison. Ils ont volé mes, mon mes téléphones portables. Ils ont volé l'argent. Ils ont volé des choses. Ils ont saccagé. La première fois, ils ont mis le couteau ici. Et si je parlais, ils allaient me m'oter la vie.

Ilana : ha ouais ...

Interviewée A : La deuxième fois, c'était la même chose. Et j'avais du coup peur de sortir. Parce qu'ils connaissaient déjà tout mon numéro. J'avais perdu le téléphone. Donc, ils ont déjà accès à mon numéro. Et c'était quelque chose facile pour eux. Comme j'ai reperdu le numéro. Ces mêmes gens, après, ils ont essayé d'envoyer des messages. Ils appelaient, ils menaçaient et tout ça. Ils connaissaient tous déjà nos mouvements. Quand on a réunion, on a de tout. La réunion là, même j'ai ... Dans la réunion même, j'avais arrêté d'aller.

Ilana : oui ça devenait trop dangereux quoi ?

Interviewée A : Oui, parce que la famille m'a dit que non, il faut arrêter. Parce que tu ne vas pas perdre ta vie. Et ce sont ces gens toujours au pouvoir. C'est eux toujours qui ont enlevé la vie de mon papa. En 2006. Et pourtant, on était encore jeunes. À ce moment-là, je venais juste d'obtenir mon bac. Oui, Oui et je devais être euh ... et j'étais en études. Ils ont enlevé la vie de mon papa un 13 avril. Si vous mettez les informations le 13 avril à Diamena, comment ça s'est passé ? On a enlevé les gens, on les a tués. Et c'était comme ça.

Ilana : De manière arbitraire, quoi c'était des arrestations arbitraires

Interviewée A : Oui, des arrestations. Oui. Ils ont enlevé beaucoup de familles, des pères de familles. Ils ont enlevé beaucoup de jeunes pour les massacrer, les tuer, tout ça. Et c'est là que moi, j'ai aussi perdu mon papa. Et du coup, moi aussi je peur, ma famille aussi a peur. Si je reçois les menaces de ces gens. Parce que quand ils commencent, ils ne s'arrêtent pas.

Ilana : oui ils ne s'arrêtent pas, il n'y a pas de limite

Interviewée A : Tant qu'ils ne gagnent pas forfait, ils ne s'arrêtent pas. Et quelqu'un dit qu'on connaît tous tes mouvements. Tu sors, on connaît. Là où tu pars, on connaît. Parce qu'ils ont des radars. On peut laisser la parler. On parle mal, quelqu'un prend le téléphone. On appelle le service de l'ANS chez nous. C'est eux qui s'occupent de toutes ces choses. Et quand ils enlèvent, c'est pour tuer. Des fois, ils vont amener quelqu'un, ils vont massacrer, ils vont tuer la personne. La famille ne sait pas que la personne est morte. Ils enlèvent les gens, surtout les garçons. Ils sont souvent maltraités. Dernièrement, ils ont enlevé les gens. La façon dont ils ont enlevé les gens, d'un moment, j'ai vu aussi. Ils ont amené les gens. Ils les ont gardés après ça. Ils ont enterrés ces gens dans un fossé commun. Ils avaient aussi une petite fille de 10 ans. Vous voyez

ce qui se passe, ce qu'ils représentent. Et malgré tout ça, les gens des droits de l'homme ont parlé. L'opinion internationale parle de même. Ça, ce n'est pas leur problème. Quand ils essayent de faire les choses, ils font. Et nous, on a beaucoup souffert. Nous, dans notre pays, depuis les années 60, après les indépendances, le Tchad a passé peut-être 63 ans de vie de guerre au Tchad. 63 ans.

Ilana : Et ça ne s'améliore pas.

Interviewée A : non, et ça ne s'améliore pas. Et moi, je n'aimerais pas aussi avoir donné ce genre de vie à mes enfants. Non, je ne veux pas. Parce que nous, tout le temps, il faut courir pour quitter le pays. Aller dans les pays voisins pour se réfugier pour un temps.

Ilana : Oui, c'est pas toujours mieux les pays voisins.

Interviewée A : oui. Ce n'est pas toujours mieux aussi là-bas. Eux aussi, deux fois. Et quelqu'un peut partir, on peut te prendre comme ça. Ils envoient les gens.

Ils te prennent et puis ils te zigouillent. Sans tu vois que la famille ne puisse savoir. Et c'est comme ça. Et moi, je dis non, je ne peux pas donner ce genre de vie à ma progéniture.

Ilana : oui à vos enfants c'était pas concevable ... Et même pour vous, ce n'était plus ...

Interviewée A : oui voilà. Et ma maman, même si mes frères, tout ça, ils sont souvent maltraités. C'est des garçons bien sûr. Parce qu'ils n'ont pas le choix de sortir. Et moi, c'est ce qui a permis que je puisse sortir. Parce que tellement ma vie était menacée. C'est là où mon oncle a dit non, non, non. Quand eux, ils commencent comme ça, ils ne s'arrêtent pas. Et du coup, c'est comme ça qu'il a cherché à trouver le visa pour moi.

Ilana : Han ... Pour vous partir ?

Interviewée A : Oui, que je dois quitter le pays. J'avais arrêté de travailler plus d'un mois... Presque ? Oui, plus d'un mois, j'étais à la maison. Je ne travaillais pas. Parce que je ne pouvais pas sortir seule. Si je sors, il faut que mon cousin puisse m'accompagner. Il faut que quelqu'un puisse m'accompagner.

Ilana : Oui, c'était quand même risqué dans tous les cas ?

Interviewée A : Oui, parce que je ne pouvais pas sortir seule. Parce que si je sors seule, j'ai toujours cette peur qu'ils sont là derrière moi. Et c'est comme ça. Mon oncle avait entendu une personne que lui connaissait. Il a fait tout pour pouvoir me trouver le visa des Etats-Unis.

Ilana : Ok

Interviewée A : Moi, je n'ai pas eu le visa d'ici. J'ai eu le visa des Etats-Unis. Ce qui a permis que je suis partie d'abord aux Etats-Unis. Quand j'ai eu le visa, maintenant les moyens pour payer le billet d'avion, il n'y avait pas de moyens. Il fallait encore m'obliger, encore des moyens pour payer. Et le billet d'avion, chez nous, ça coûte, pour Air France, ça fait presque 2 millions et quelques. Oui, pour payer le billet d'avion. Donc déjà, ici même, quand on veut payer le billet d'avion pour nous, ça fait 1 000 combien ? 1000 et quelques euros. Déjà, c'est déjà trop.

Ilana : ha oui oui c'est énorme.

Interviewée A : en même temps ils ont ... Il a fait tout de son mieux. Mais donc, dans la date de voyage, j'avais perdu déjà un mois. Parce que le visa était trois mois.

Ilana : ah oui, donc il vous restait plus que deux mois ?

Interviewée A : Deux mois. Ils ont cherché les moyens tout autour. Ils m'ont mis, ils ont payé le billet d'avion. Après moi, je suis partie. Quand je suis partie, le premier jour, le premier voyage d'abord, j'avais raté l'avion. C'est pas que j'avais raté l'avion. Quand je suis arrivée à l'aéroport, ils m'ont compliquée. Je n'ai pas pu voyager. Après, une semaine après d'abord, ils ont arrangé les choses encore pour que je puisse quitter. Voilà, c'est bien ça. J'ai trop souffert.

Ilana : Oui, évidemment. J'imagine, ça fait beaucoup de stress

Interviewée A : Et quand je suis arrivée aux Etats-Unis, le service a fait ses formalités et tout ça. Ils ont dit non, ton visa c'est un visa d'affaires et que tu es censée être là. L'affaire est déjà passée. Donc, non, tu ne peux pas rester ici.

Ilana : tu ne pouvais pas rentrer sur le territoire euh ... Le territoire américaine ?

Interviewée A : Oui, tu ne peux pas. Donc, tu vas retourner, tu vas faire encore une autre formalité de visa touristique. Et comme ça, voilà. Et moi, je ne savais pas comment, moi ils m'ont dit que non, ils m'ont fait. Ils m'ont dit non, ils vont me garder. Après, ils m'ont remise dans l'avion d'Air France. Ils ont remis à l'hôtesse mon passeport et tout, tout, tout. Et c'était que je devais rentrer au pays.

Ilana : Au Tchad, oui.

Interviewée A : Oui. Et moi, j'ai dit moi, je ne rentre pas. Parce que moi, j'ai fui.

Ilana : Ce n'était pas possible. Oui c'est ça, c'était plus...

Interviewée A : Je ne peux pas rentrer chez moi.

Ilana : Vous étiez en danger si vous rentrez chez vous.

Interviewée A : Voilà, je ne pouvais pas rentrer chez moi. Donc, du coup, c'est comme ça. Quand on est arrivé en France, à Charles de Gaulle, l'hôtesse qui avait été avec moi, il m'a descendu de l'avion. C'est quelque chose que moi, je n'ai jamais compris. Il m'a descendu de l'avion. Il dit, tu viens, tu vas te reposer trois heures du temps. Le temps a fait, après, tu vas monter dans l'avion pour le Tchad. Après, il a pris mon téléphone. Il dit, donne-moi ton GSM, je vais te mettre l'internet. Comme ça, tu vas communiquer aussi avec ta famille, pour les rassurer, etcetera. Et c'est ce que j'ai fait. Après, je lui ai dit que, monsieur, moi, je ne vais pas rentrer. J'ai dit au monsieur de l'hôtesse, comme ça. Il a pris le téléphone, il a pris le service technique de l'avion. Il dit, descendez les bagages. Elle ne va pas rentrer. Et ils m'ont conduite directement au service migratoire de l'aéroport, de Charles de Gaulle. Ils ont pris ma déposition et tout ça. Ils m'ont gardée bien. J'étais d'abord traumatisée par les Américains, là-bas. Ce n'était pas facile.

Ilana : oui oui, les ... Euh ils sont pas très gentils.

Interviewée A : Ils m'ont traumatisée tellement.

Ilana : oui ça devait être beaucoup de questions et tout ça ?

Interviewée A : oui ... Jusqu'à ce que j'ai perdu une de mes valises, là-bas. J'ai perdu ma valise avec mes documents. J'ai perdu là-bas. Ils m'ont accueillie à Charles de Gaulle. La police de l'immigration m'a accueillie. Après, ils m'ont pris ma déposition. Après, ils m'ont gardée. Ils m'ont donné une chambre là. J'ai dormi là. Je me suis reposée. Après, le soir, ils sont venus me chercher pour m'amener dans un centre. On appelle ça... I ...A ...Euh ... Api ... En tout cas, en France, c'est non loin de Charles de Gaulle. C'est aux alentours de l'aéroport. Et c'est comme ça.

Ilana : Oui ok, je ne sais pas, je ne vois pas ... Mais oui ok

Interviewée A : Après, eux, là-bas, ils m'ont gardée trois jours. Ils ont pris ma déposition. J'ai parlé. Après, ils m'ont dit... Troisième jour plus tard, ils m'ont rappelée. Ils m'ont dit que je pouvais sortir. On va vous amener à l'hôtel. Vous allez dormir à l'hôtel. J'ai dormi à l'hôtel pendant vendredi, samedi, dimanche.

Lundi, ils sont venus me chercher. Ils m'ont dit qu'on va t'amener comme ça. On peut t'accompagner à la préfecture. Pour que tu puisses demander l'asile.

Ilana : En France, alors ?

Interviewée A : Oui. Moi, je dis que je ne connais personne en France. Mais en Belgique, je connais ma tante, la petite soeur de mon papa. Même pour m'amener ici. Si vous pouvez m'aider...

Ilana : À rejoindre la Belgique.

Interviewée A : oui, rejoindre la Belgique, c'est ce que moi je veux. C'est tout. Et c'est comme ça qu'ils m'ont amenée. Ils ont pris mes bagages, ma valise, etc

Ilana : et ils vous ont amenée jusqu'à Bruxelles ?

Interviewée A : Oui, oui. Ils m'ont amenée. Ils m'ont mis dans le truc. Juste là, je suis venue en Bruxelles. En Belgique. Donc, je communiquais avec ma tante. C'est elle qui les indiquait. Voilà, voilà. C'est comme ça. Et c'est comme ça que je suis arrivée en Belgique.

Ilana : Et donc, vous n'avez pas eu une procédure Dublin par rapport à votre passage en France ?

Interviewée A : Non. Parce que c'est comme s'ils n'avaient pas pris les empreintes

Ilana : Oui, ils n'ont pas pris vos empreintes, c'est ça. Vous n'avez pas fait de déposition de demande d'asile en France.

Interviewée A : non non

Ilana : Donc, ça a facilité la procédure à ce niveau-là.

Interviewée A : Oui, oui. Un peu. Donc, c'est ce qui a fait que je suis arrivée ici en Belgique le 27 septembre 2022. Et ma tante m'a dit qu'il faut que je puisse garder son adresse.

Ilana : Oui, au début, vous étiez chez votre tante.

Interviewée A : Oui oui

Ilana : Donc, vous n'étiez pas passée à Petit-Château pour la déposition d'asile.

Interviewée A : oui ... Non non. Mais c'était pas facile. Donc, quand j'étais chez elle, j'ai fait presque un an d'abord. On m'a donné la carte orange. Et moi, je me stressais déjà parce que je voyais que l'association ne s'améliorait pas.

Ilana : Et votre tante, elle a son statut de réfugiée ?

Interviewée A : Oui, oui, oui. Elle a son statut. Et on lui a même donné la nationalité parce qu'elle est ici ça fait longtemps. Oui, c'est vrai. Oui, presque 20 quelques années.

Ilana : Ah oui, d'accord.

Interviewée A : Oui, elle est ici depuis. Donc, ça fait que je voyais que rien n'avancait. J'ai dit alors qu'est-ce que je dois faire ? Un jour, on ne s'est pas compris avec, on s'est ramassé. On s'est fait des problèmes. Et c'est comme ça que je suis sortie de chez elle. Je suis allée à... Petit-Château. Petit-Château, c'est ça. Oui, je suis allée là-dessus. Voilà, voilà. Moi, je n'ai pas rendez-vous, puisqu'eux ils prennent les gens sur rendez-vous, j'ai dit, Je n'ai pas de rendez-vous, mais j'ai besoin que vous m'aidiez. J'ai besoin d'un centre. Ils m'ont dit que j'avais une adresse au niveau de Laeken à l'avenue de ****. Mais là-bas, avec ma tante, ça ne va pas. C'est comme ça que ... ils m'ont dit ok, ça va tout de même. Tu es dans notre base, on va te prendre. Tu attends. Ils m'ont gardée là. Après, ils m'ont amenée seulement à Petit-Château. Ils m'ont gardée làbas pendant deux mois et presque dix jours. C'est là-bas qu'ils ont détecté que j'avais des maladies. Ils me faisaient des soins, ils me suivaient parce que j'avais... Je n'avais plus de sang. J'ai perdu assez de sang. J'étais euh ...

Ilana : Anémique ?

Interviewée A : anémique sévère, oui. Donc, ils m'ont transférée à l'hôpital pour suivre les soins, tout ça. Ils m'ont gardée pendant deux mois et dix jours pour voir l'amélioration. Après, ils m'ont transférée ici, au centre de Genappe. Et quand je suis arrivée au centre de Genappe, c'est là où maintenant j'ai commencé à voir, à faire des petits formations et tout ça. Et c'est comme si j'avais...

Ilana : Oui, à plus, vous vous épanouir, vous vous intégrez dans la vie en Belgique et voir que ...

Interviewée A : Oui, oui.

Ilana : et voir que vous pouvez avoir un avenir ici comme vous le souhaitez ?

Interviewée A : Oui, moi, je souhaite bien avoir un avenir ici. Vraiment, c'est que mon souhait est que si Dieu permet qu'on me donne mes papiers, comme je suis de formation, je suis comptable de formation, je dois faire une formation en comptabilité. Reprendre, même si c'est au niveau de bachelors, pour avoir le niveau de bachelors.

Ilana : Oui oui. Vous aimeriez pouvoir faire ça ici aussi en Belgique quoi ?

Interviewée A : Oui, si je peux le faire, je le fais. Et puis, je vais m'intégrer, quoi. C'est tout ce que je veux.

Ilana : C'est votre but, oui.

Interviewée A : Oui. Évidemment.

Ilana : Y a-t-il des moments pendant votre parcours de vie où vous avez senti une forme d'injustice ou de traitement différent parce que vous étiez une femme?

Interviewée A : Bon, moi, j'ai vu que par rapport à ma peau noire, quand je suis dans le milieu où il y a les peaux blanches, surtout,

Ilana : Oui c'est pas facile ...?

Interviewée A : oui c'est pas facile, il y a toujours cette ségrégation, les peaux noires et les peaux blanches. Et même actuellement, là où je travaille, je travaille à l'hôpital de Tubize en tant que technicienne de surface.

Ilana : Oui, vous sentez qu'il y a...

Interviewée A : Oui, il y a une ségrégation parce qu'il y a les Marocains. Quand il y a une discrimination, il y a les Marocains. C'est comme si ces Marocains ont pris la tête de la femme belge, là. Ils ont dominé carrément de la tête. Donc, nous, les autres, on n'a pas trop de trucs, quoi. Et je vois ça, mais moi, mon but, c'est d'arriver à trouver, à faire ce travail, et gagner de l'argent et pouvoir payer ma formation.

Ilana : oui payer votre formation, évidemment

Interviewée A : Oui. C'est ce qui... Quel que soit l'injustice qui se passe, je me donne la force, le courage de faire. Parce que je sais ce que je veux faire, c'est tout

Ilana : Et est-ce que euh ... vous pensez que le fait que vous soyez une femme et une femme noire, ça a un impact encore plus grand sur les formes d'injustice que vous pouvez vivre ?

Interviewée A : Bon, moi, je peux dire que sur la femme, moi, comme chez nous, toujours, on dit que Marasaki, Marasaki, ça veut dire quoi ? Femme simple. Ce qui veut dire que nous, les femmes, nous n'avons pas droit.

Ilana : Oui, vous êtes inférieure ?

Interviewée A : Nous sommes toujours inférieures. Et ils nous ont inculqué cette idée dans la tête

Ilana : Oui, que vous êtes inférieure.

Interviewée A : que la femme, elle est toujours inférieure.

Ilana : Et comment est-ce que vous vivez ça ? Qu'est-ce que vous ressentez ? Qu'est-ce que vous avez pu ressentir quand on vous disait ces choses-là ? Comment est-ce que pour vous euh ... ?

Interviewée A : Moi, je me dis que du moment où je suis femme, et que moi aussi, je peux faire le même travail que ce que les hommes font, pourquoi je veux me voir inférieure ? Pourquoi on me traite d'inférieure ?

Ilana : Donc vous ne vous sentez pas inférieure aux hommes ? Vous ne pensez pas que les hommes sont supérieurs ?

Interviewée A : Moi, je ne me sens pas inférieure.

Ilana : Mais c'est ce que ...

Interviewée A : Je pense que nous avons presque... Dieu nous a créés là. Dieu n'a pas créé l'homme supérieur qu'à la femme. Non. Dieu nous a créés avec nos formes. Les femmes avec leur caractère et leur mentalité. Les hommes avec leur caractère et leur mentalité. Mais Dieu nous a créés tous les mêmes. On a tous les mêmes trucs. On a presque toutes les mêmes choses. Seulement, peut-être, on peut dire que c'est dans la force physique que peut-être les hommes peuvent nous dépasser. Mais si c'est dans la force intellectuelle, il y a des femmes qui sont plus brillantes que les hommes.

Ilana : oui oui évidemment

Interviewée A : Il y en a. Oui, oui, oui. Il y a des femmes qui surpassent les hommes. Et ça, moi, quand j'étais même à l'école déjà, je me rivalisais toujours avec les hommes. Je ne voulais pas laisser que pour dire que toi, tu vas me dominer. Non. Si moi, je te dépasse déjà intellectuellement, tu ne peux pas me dire que tu me dépasses.

Ilana : Donc pour vous, ce n'était pas possible d'accepter la génération patriarcale présente ?

Interviewée A : Non.

Ilana : Ok. Euh ... Est-ce que dans votre parcours, du coup votre parcours de vie globale, est-ce que vous pensez qu'il y a certaines émotions qui ont joué un rôle, c'est-à-dire qui vous ont permis peut-être d'avancer, de vous protéger, de vous exprimer, je sais pas, par exemple des émotions comme la colère, la haine, l'injustice, enfin voilà. Toutes ces émotions qui pourraient vous avoir aidé.

Interviewée A : Moi, pendant mon parcours ici, d'abord, ça n'a pas été du tout facile. Moi, je suis quelqu'un, je suis quelqu'un de trop, je suis quelqu'un de trop timide. Quand je suis dans un milieu, je suis timide. Et je cherche plutôt à apprendre sur les autres. Pour moi, pour mieux aussi, comprendre ce que l'autre vit aussi. Et quand je, j'ai ... Je passe du temps dans l'étude, les ateliers et tout ça, chaque personne raconte son histoire. Et à base de l'histoire que, par exemple, Marima peut me raconter, ou bien Jean peut raconter son histoire, à travers ça, je mets, je mets avec mon histoire à côté, je fais voir quelle est ...

Ilana : vous euh ... Essayer de faire un parallèle ?

Interviewée A : oui quelle est la similitude. Et quand je vois que l'autre, son histoire est plus l'autre, je me dis alors que si son histoire est plus que la mienne, pourquoi je ne dois pas être encore plus forte pour supporter ce qui est plus qui vient d'arriver. C'est ce que moi, je me dis toujours.

Ilana : Euh ... Et est-ce que, par exemple, vous m'avez dit que vous avez fait partie d'un parti politique, et que c'est ce qui a un peu tout engendré que vous partiez du Tchad, est-ce que quand vous êtes ... Euh quand vous avez rejoint ce parti, est-ce que ça a été parce que vous sentiez qu'il y avait des choses qui n'allaient pas au Tchad et que vous vouliez changer les choses?

Interviewée A : oui oui

Ilana : et est-ce que c'était une émotion qui a motivé ça ?

Interviewée A : non non non. Non, parce que la révolte était déjà trop, parce qu'on voyait beaucoup de nos jeunes, par exemple moi, j'ai mes petits frères qui ont fait les études universitaires, ils ont eu le master, mais ils n'ont pas de travail. D'autres sont obligés d'entrer dans l'agriculture, d'autres sont obligés de faire des trucs de mototaxi pour gagner la vie, et c'est jusqu'à quand ?

Ilana : mais donc c'était quand même finalement, par ... Vous voyez l'injustice autour de vous, et est-ce que c'est l'injustice qui vous a poussé à vouloir agir, à vouloir faire quelque chose ?

Interviewée A : oui, oui. Oui, et quand je partais au travail, même au travail aussi, comme on travaille avec les musulmans et les chrétiens, il y a toujours l'injustice, même au sein du travail. Oui ... Moi j'ai travaillé, mon chef c'était musulman, mais il y avait toujours de l'injustice. Quand c'est la fête des chrétiens, ils ne nous laissent pas. On pouvait venir travailler, mais quand c'est la fête des musulmans, eux ils ne viennent pas au travail, soit ils sont peut-être quelque part intéressés, peut-être la fête c'est aujourd'hui, demain, ils ne vont pas venir au travail, ils vont se reposer, ils vont continuer à la fête, et nous on est obligés de venir au travail. Ça c'est déjà de l'injustice.

Ilana : Oui, oui, évidemment. Mais donc il y avait une double discrimination finalement

Interviewée A : oui oui

Ilana : puisqu'il y avait, parce que vous étiez, donc par rapport à votre religion,

Interviewée A : oui, à part de religion et tout ça

Ilana : et donc, aussi ben du coup parce que vous étiez une femme et que ... Donc finalement vous avez vécu cette double discrimination ?

Interviewée A : Oui, moi j'ai vécu ça avec mon patron, j'ai travaillé presque 9 ans, j'ai vécu beaucoup d'injustices, mon argent n'augmentait pas, je faisais le travail comme il se doit, je faisais plus que beaucoup, je me donnais à fond parce que j'avais ...

Ilana : Et finalement vous n'aviez pas eu un retour.

Interviewée A : Je n'avais pas eu un retour.

Ilana : Est-ce que vous vous diriez, par rapport à votre vécu, par rapport à tout ça, est-ce que vous vous diriez que vous êtes quelqu'un d'engagé en général ? Est-ce que vous pensez que vous avez, je ne sais pas si c'est clair le terme engagé, ou si je dois le préciser ?

Interviewée A : Engagé ? Moi je peux dire que je suis quelqu'un, je suis quelqu'un, je suis engagée à l'idée de l'avenir. Je ne veux pas retourner en arrière. Je veux faire de mon mieux, de toutes mes forces. et il faut que je sois armée de courage pour aller de l'avant. Et prendre les choses en main. C'est tout.

Ilana : Et donc, voilà euh ... Vous ... vous m'avez dit que vous avez fait partie d'un parti politique, qui était là pour régler les injustices qui étaient présentes. Est-ce que dans ce parti il y avait des actions, des discussions, des groupes par rapport au droit des femmes ?

Interviewée A : Oui, bon ... Pour les femmes d'abord chez nous, les femmes dans le ministère, dans le gouvernement, elles étaient d'abord minimisées.

Ilana : oui oui oui

Interviewée A : Elles n'étaient pas trop, non. Elles étaient minimisées. Il y a quelques rares de femmes quand on les met, c'est petit à petit, d'abord on a trouvé peut-être au moins 5 femmes, 4 femmes au ministère.

Ilana : Elles sont en minorité au niveau politique.

Interviewée A : Oui, c'est comme ça. Et euh ... Malgré tout, ces femmes, ces femmes, elles luttent pour le droit de la femme. Mais nos prix ne sont jamais parvenus à la hauteur. On dit que ce que la femme dit n'est toujours à la hauteur, c'est toujours en bas.

Ilana : Mais donc dans le parti dans lequel vous étiez, il y avait quand même cette question sur le droit des femmes, qui était un petit peu abordée ou euh ...?

Interviewée A : Bon, ils ont abordé un peu par rapport à ces jeunes femmes, qui sont des brillantes, ou bien encore ces femmes battantes, ces femmes qui entreprennent, mais elles sont toujours minimisées. Elles ne sont pas mises à la place qu'il faut.

Ilana : Oui ok ... Et dans le parti, c'était pas la première, c'était pas la chose, traitée en priorité, en tout cas, le droit des femmes.

Interviewée A : Non non. Bon pour les femmes, c'était pas d'avoir priorité, mais la priorité de ce parti, c'est pour l'égalité de tous les peuples. L'égalité de tous les peuples,

Ilana : oui c'est ça

Interviewée A : que ce soit du Nord, que ce soit du Sud. Il faut qu'il y ait l'égalité.

Ilana : Et puis une fois qu'il y aura cette égalité, peut-être que l'égalité femmes-femmes viendra rentrer dans la balance.

Interviewée A : Oui, oui, on met d'avoir l'égalité et le bien de tout le monde, que ce soit les jeunes du Nord, que ce soit les jeunes du Sud,

Ilana : oui, il faut que tout le monde ait les mêmes chances.

Interviewée A : Faut pas qu'on va prioriser les jeunes du Nord, et puis défavoriser ceux du Sud. Non. Le but, c'était pour les jeunes, pour le vivre ensemble, le Nord et le Sud. Parce que nous sommes un pays.

Ilana : Un pays, oui.

Interviewée A : On peut pas... Si ! Avec la lutte qu'ils sont entrain de faire le pays risque d'être divisé en deux, comme le Soudan. Vous avez vu comment le Soudan est fait?

Ilana : oui il y a le Soudan du Sud

Interviewée A : Voilà, le Soudan du Sud et le Soudan du Nord. Et c'est ce que nous, on veut pas ça. On veut que le Tchad soit un pays uni. Un pays qui doit savoir vivre ensemble, qui doit travailler main dans la main, pour que les choses puissent aller. D'abord, on a reconnu beaucoup de guerres. Tous les temps, guerres, guerres, guerres. On casse les choses, on casse tout. Et qu'est-ce qu'on gagne?

Ilana : Et puis, C'est une guerre contre son propre pays. C'est vrai que c'est quand même euh ...

Interviewée A : Qu'est-ce qu'on gagne? Rien ... Et c'est ça.

Ilana : Et euh, je pense que ce sera ma dernière question. Est-ce que vous avez le sentiment de faire quelque chose aujourd'hui, même à petite échelle, pour défendre le droit des femmes, pour défendre les femmes? Ou est-ce que vous envisagez ici de ...

Interviewée A : Chez nous, ils ont ... Pour le truc des femmes, quand les femmes se fâchent, c'est pas bon pour un pays. Que ça soit pour un peuple, c'est pas bien. Parce que ces femmes, ce sont elles qui portent la vie. Ce sont elles qui portent tout. Si la femme, s'éteint, rien ne va avancer. C'est elle qui porte la vie, c'est elle qui fait tout. Alors, malgré que les gens négligent ces femmes, ces femmes se battent pour arracher quand même leurs droits, d'être reconnues qu'elles ont aussi droits à certaines choses. Un jour, les femmes de chez nous, toujours par rapport au truc du nord et du sud, les femmes de chez nous, qu'est-ce qu'elles ont fait? Elles se sont déshabillées toute nues. Elles ont laissé les mamelles dehors.

Ilana : pour montrer leur mécontentement

Interviewée A : Pour montrer au monde entier que les femmes... Voilà, c'est ça.
Et je pensais que les images circulaient même

Ilana : sur les réseaux ?

Interviewée A : oui sur les réseaux. Un temps, ça a circulé.

Ilana : oui c'est possible hein

Interviewée A : Et puis après ça, quand les images comme ça, ils essaient aussi d'enlever. Mais il y en a certaines, c'est pas facile aussi de les enlever facilement

Ilana : Et vous, comment voyez-vous ces mouvements qu'il y a pu y avoir du coup? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Interviewée A : Oui, moi, je me dis que malgré c'est cris d'alarme que les femmes ont fait, ces femmes ne sont toujours pas entendues. Elles n'ont pas toujours eu les droits comme ici. Elles ne sont pas entendues.

Ilana : Et ici, est-ce que vous pensez que du coup, en tant que femme africaine, est-ce que vous pensez que vous pourriez rejoindre un mouvement féministe? Enfin, voilà, est-ce que... Comme vous le dites ici, dans ... Euh quand vous travaillez, vous voyez qu'il y a une

discrimination qui se fait parce que vous êtes noire. Pas parce que vous êtes une femme, mais parce que vous êtes noire. Et, ben tiens, est-ce que ça vous intéresserait éventuellement de rejoindre, de s'engager par rapport, du coup, à la cause des femmes et des femmes du coup noires, principalement pour vous ?

Interviewée A : Moi, s'il y en a, je vais faire. Parce que, d'abord, chez moi, dans mon pays, notre famille surtout, nous, on a une association des femmes. On appelle une association des femmes « Denebira ». Femmes de Bira. Mon village, c'est Bira.

Ilana : ah oui oui ok

Interviewée A : donc c'est femmes, c'est pour défendre ces femmes. Ces femmes qui sont battues dans les foyers, ces femmes qui souffrent, nous, on vient en aide envers ces femmes. Et moi, pratiquement, j'étais la trésorière, la caissière même.

Ilana : oui, la comptable quoi (rires)

Interviewée A : (rires) oui. Oui, oui. De la réunion. Et c'est moi, nous, chaque deux semaines, on se regroupait avec toutes ces femmes. Celles qui n'ont pas de moyens, on les donnait, on cherchait, on mettait toujours des petits moyens pour qu'elles puissent entreprendre des petits commerces.

Ilana : Oui donc, Vous aidiez ces femmes qui étaient vraiment dominées par les hommes.

Interviewée A : Oui, dominées par les hommes.

Ilana : Qui étaient violentées ?

Interviewée A : Ou encore ces femmes, que leurs époux les abandonnent. Ou encore ces jeunes femmes qui ont peut-être fait quelque chose, ou bien n'ont pas été à l'école, on peut les amener à faire des trucs de formation de couture, ou faire des trucs comme ça.

Ilana : Oui, c'est ça, parce qu'il y a aussi la thématique de l'accès à l'éducation. Fin, vous avez eu la chance de pouvoir être dans une famille qui vous accordait ce droit. Mais finalement,

je pense que c'est encore assez mitigé Que les femmes aillent à l'école, ce n'est pas une généralité.

Interviewée A : Ce n'est pas toutes les femmes. Tout d'abord, chez nous, avant, on disait que la femme ne devait pas aller à l'école. La femme sa place est à la maison. Avec l'excision et tout ça, il y a des femmes qui se faisaient exciser. Moi, j'ai eu la chance parce que ma famille n'était pas d'accord dans ces pratiques. Et les hommes partaient à l'initiation chez nous. Même jusqu'à là, il y a des hommes. Moi, mon papa était à l'initiation. J'aimais tant qu'ils étaient excisés. Tout ça. Donc, nous, les enfants, comme on a étudié, on a fréquenté, on a eu des trucs, on lit des trucs, on a créé notre truc de femmes.

Ilana : oui, Pour pouvoir justement sensibiliser les autres. Les autres femmes euh ... Sur les pratiques qui ne sont pas normales.

Interviewée A : Oui, sur les pratiques qui sont pas normales. Et tout ça.

Ilana : Elles sont juste banalisées socialement. Parce qu'au Tchad, il y a encore aussi tout mariage forcé.

Interviewée A : Il y en a. Il y a une communauté toujours qui fait ça. Ils viennent, ils kidnappent la femme. La nuit, comme ça, les garçons vont venir, ils vont kidnapper la fille. Peut-être qu'ils vont l'amener. Ou soit, c'est les parents qui envoient la fille en mariage forcé chez le monsieur. Parce qu'ils se prétendent que le monsieur a tout ce qu'il faut. Parce que le monsieur a donné peut-être un domaine, un champ

Ilana : Oui, c'est ça. C'est des familles plus pauvres évidemment ils ont presque pas le choix de faire ça.

Interviewée A : On sacrifie la vie d'une jeune fille peut-être qui a plein d'avenir. Au détriment de leur bien, pour leur profit.

Ilana : oui. C'est ça.

Interviewée A : Qu'est-ce que ça vous fait ressentir de voir qu'il y a encore ce genre de comportement, fin de pratiques qui sont à l'oeuvre? Moi, je trouve que ça, c'est des trucs qui n'ont pas de sens. Mais ils disent que ça a du sens parce que c'est la culture.

Ilana : Ils justifiaient ça sur la culture. Sur la religion, parfois aussi, je sais. Mais en fait il y a rien qui ...

Interviewée A : Oui. Moi, je ne vois rien. Qu'est-ce qu'ils gagnent en retour? Je ne vois rien de bon là-bas. Par contre, ils détruisent la vie de la personne. Ils n'aident pas la personne. Et ce que vous avez gagné. D'un moment à l'autre, ça part. Ça ne va pas rester éternellement.

Ilana : Oui, évidemment.

Interviewée A : Ça ne va pas... Moi, je ne vois pas pourquoi brimer la vie ou bien encore des trucs comme ça.

Ilana : oui un champ ça ne vaut pas la vie d'une Gamien

Interviewée A : Moi, je trouve que ça, c'est anormal. Si on me disait de lutter pour ça, on va faire tout ce qu'il est notre possible pour ne pas que dès qu'on entend qu'il y a des trucs comme ça, on va créer un centre. Moi, j'avais toujours cette idée de créer un truc pour aider

Ilana : pour aider justement ces ...

Interviewée A : oui pour aider justement les jeunes filles, que ce soit les jeunes enfants qui sont abandonnés, qui sont maltraités, à avoir, à apprendre le petit métier, soit la couture, la coiffure,

Ilana : pour valoriser quelque chose

Interviewée A : pour valoriser quelque chose oui, faire peut-être la grâce, pour ne pas qu'elles vont dire que parce que je suis partie chez tel oncle, je suis restée chez lui, je l'ai aidée, j'ai aidé sa femme. Deux fois, il y a des oncles, les enfants qui partent rester, souvent ils sont abusés de le mari, de leur tante, ou soit encore des petits frères de leur mari, de leur tante, et ils violent la fille après, après la fille devient enceinte,

Ilana : oui et elle doit se taire ...

Interviewée A : oui et après elle est souvent humiliée, et puis abandonnée, et puis après la tante va chasser la fille de la maison, et puis la fille ne doit plus tout ça. Et qu'est-ce qu'on doit faire?

Ilana : Oui, finalement, un comportement problématique d'un homme, enfin, le comportement honteux, c'est celui de l'homme, mais finalement, ça retombe sur la fille, qui n'a rien demandé, qui est enceinte, qui a été violentée.

Interviewée A : Oui oui c'est ça. Qu'est-ce qu'il faut faire?

Ilana : Encore une fois, une injustice très, très grande.

Interviewée A : C'est encore plus grand, voilà. Et qu'est-ce qu'il faut faire? Don c'est pourquoi il moi Quand j'étais là-bas au pays, j'ai dit, moi, si j'ai l'argent, je veux créer une structure uniquement pour pouvoir aider. Si Dieu me permet, c'est pour aider.

Ilana : Mais ne serait-ce déjà, en fait, que le droit à l'éducation devrait être pour tous, parce que finalement, ne pas instruire les filles, c'est aussi les enfermer un peu dans ce truc de ne pas savoir ce qu'il se passe.

Interviewée A : Oui, oui, c'est maintenant ils ont commencé à envoyer les filles à l'école, ils sont en train de sensibiliser. Envoyez vos filles à l'école! Envoyez les filles à l'école! Mais la fille va aller à l'école jusqu'à quel âge?

Ilana : oui c'est ça parce que de toute façon après s'il y a le mariage.

Interviewée A : oui il y a le mariage. Et quand la fille va à l'école, par exemple, à l'âge de 15 ans, ou bien l'âge de 15 ans, 16 ans, ou bien 13 ans, 14 ans, la fille, déjà, la puberté va commencer. À l'âge, si elle est déjà en contact avec les garçons, du coup, la fille ne va rien comprendre et puis c'est comme ça, la fille tombe enceinte, après elle devient fille-maman, et puis après, l'école est déjà déposée, encore, il faut encore faire les choses à zéro. Et si c'est les

parents qui ont des moyens, ils vont soutenir la fille, la fille va accoucher, les parents vont récupérer l'enfant et la fille va continuer à faire les études.

Ilana : oui mais encore une fois il faut être dans une bonne

Interviewée A : Oui, il faut être dans une.. Oui, il faut être dans la bonne balance, une bonne famille

Ilana : Finalement, c'est beaucoup de critères qui font qu'en tant que femme, c'est quand même très difficile de s'émanciper en Afrique.

Interviewée A : Voilà.

Ilana : qu'on se le dise hein, En Europe aussi, il y a des difficultés.

Interviewée A : Il y a des difficultés.

Ilana : Encore plus que finalement, il y a le droit à l'éducation qui n'est pas toujours respecté, même si vous avez ce droit à l'éducation, après sur le marché du travail, comme vous le disiez, vous aviez des différences, vous étiez moins bien traité, vous étiez diminué parce que vous étiez une femme. Et puis après, il y a toute cette sphère du mariage qui rentre aussi.

Interviewée A : Et pour trouver le travail, des fois, il y a des patrons qui veulent donner un travail, ils essaient d'abuser de la fille avant de lui donner un travail. Et ça, c'est des choses qui ne sont pas vraiment faisables. Moi, je donne ma connaissance et toi, tu veux m'exploiter encore de ma connaissance que je vais donner, il faut que je donne mon corps en plus

Ilana : oui C'est ça que tu donnes en plus de ton corps.

Interviewée A : Non, mais ça, c'est trop ça. C'est des choses que vraiment... Moi, je ne sais pas si un jour, si on disait qu'est-ce qu'on peut faire pour qu'on puisse changer le monde, si on pouvait cliquer un doigt et puis toutes ces choses puissent s'arrêter. Mais... ça n'est pas facile d'arriver. C'est ça le problème.

Ilana : C'est ça le problème. Il y a encore beaucoup de sociétés patriarcales à l'heure actuelle et voilà, c'est vrai que c'est compliqué de...

Interviewée A : Voilà, c'est ça.

Ilana : Je ne sais pas si vous avez quelque chose d'autre à ajouter.

Interviewée A : Moi, c'est que moi, j'ai ajouté que moi, je peux dire si... si... je peux faire... si j'ai la chance et que je puisse adhérer à un parti, groupe de femmes pour juste parler pour les causes des femmes, pour défendre les femmes et que nous sommes soutenus par une... quelque majorité des hommes, ça va aller. Parce que quand la voix des hommes entre dans la voix des femmes, ça porte...Mais quand c'est la voix seulement des femmes, enfin... Mais quand il y a des hommes qui donnent un pouce de l'aide, voient comment les choses vont

Ilana : oui qu'il y aura plus d'impact.

Interviewée A : Voilà, c'est comme ça.

Ilana : Mais un grand merci en tout cas pour votre temps. Merci beaucoup.

Interviewée A : Je vous en prie

Retranscription interview B

Ilana : Donc, tout d'abord, merci de participer à cet entretien. Donc, cet échange, il vise vraiment à mieux comprendre votre parcours, vos expériences et vos réflexions par rapport à ça. Toutes vos réponses, elles seront anonymisées et confidentielles, évidemment. Vous êtes en droit d'arrêter l'entretien à tout moment et vous n'êtes pas obligés de répondre à toutes les questions. S'il y a une question qui vous met mal à l'aise, vous pouvez me dire non, ou si vous savez pas y répondre, il n'y a pas de souci. Nous allons principalement aborder les difficultés que vous avez pu rencontrer en tant que femmes et vos perceptions par rapport aux inégalités que vous avez pu subir durant votre parcours.

Interviewée B : oui d'accord Madame Ilana.

Ilana : j'ai tout d'abord besoin que vous me donniez votre consentement. Donc êtes vous d'accord de répondre à ce questionnaire ? Il ne sera utilisé que dans le cadre de mon mémoire

Interviewée B : oui ok.

Ilana : Super, merci beaucoup pour votre participation. Donc, tout d'abord, je voudrais juste une petite présentation. Quel est votre nom, votre âge, vos origines ?

Interviewée B : Moi, mon nom, c'est B. Je viens de Guinée. J'ai 29 ans. Je suis arrivée en Belgique en juin 2025.

Ilana : OK. Comment est-ce que vous décririez votre vie quotidienne en Belgique aujourd'hui ?

Interviewée B : Aujourd'hui, je peux dire alhamdoulilah parce que je me sens trop à l'aise, plus qu'au pays, et je me sens libre, je me sens tranquille dans la tête, un peu

Ilana : Oui oui je vois. Et donc, qu'est-ce qui vous a poussé à envisager un départ ?

Interviewée B : Bon, voilà, ce qui m'a poussé de quitter le pays jusqu'en Belgique, ici, c'est dû à beaucoup de causes bien déterminées, car je suis orpheline de mère et de père, et j'ai été adoptée par le petit frère de mon père. Bon, j'ai subi trop de mal. Le petit frère de mon père était un homme méchant. Quand mon papa était décédé, la famille était obligée de partager les enfants de mon papa, donc moi, j'ai eu la malchance d'être adoptée par le petit frère de mon père. Quand on me l'a donnée à l'âge de 11 ans, il m'a amenée d'abord pour me tisser. Après ça, j'étais à l'école avec ses enfants. Bon, il m'a fait sortir à l'école. C'est moi qui préparais pour ses enfants. Au cas où je ne prépare pas trop tôt, il me frappe, il me maltraite. Bon, ses enfants aussi me maltraitent. Jusqu'à... Je suis restée comme ça. Il y avait un vieillard qui avait beaucoup d'argent dans notre village-là. Il m'avait vendue, parce que moi, je n'ai jamais souhaité être mariée à ce monsieur. Il m'avait vendue à ce monsieur sans mon consentement... Il y avait beaucoup ... beaucoup ...

Ilana : Il y a eu beaucoup de violences ?

Interviewée B : Oui, violences conjugales, insultes, tout, tout, tout. Jusqu'à ce que j'ai fait... J'avais fait presque 2 à 3 fausses couches, 4 même, je ne sais plus. Puis j'ai eu une fille. C'est ma fille qui est en Guinée, comme ça. Elle aussi s'appelle ****. Bon, donc, le monsieur-là me maltraitait. Violences sexuelles... Bon, j'ai...

Ilana : Prenez votre temps, je vois que c'est très difficile pour vous d'en parler, ne vous sentez pas obligée de rentrer dans les détails. J'entends que c'était invivable, quoi. C'était pas... C'était pas des conditions de vie pour vous.

Interviewée B : Bon, donc, on est restées comme ça à ce stade. Jusqu'à le monsieur-là, il a rendu l'âme, parce que c'était un vieux. Bon, j'ai cru que c'était bon pour moi. Le petit frère de mon papa dit encore... Notre coutume, si ton mari meurt, tu es obligée de te marier avec son petit frère. Donc, moi, je n'avais pas accepté ça. La famille m'a frappée, m'a frappée, m'a maltraitée. Jusqu'à ce que... Ils se sont regroupés pour me frapper. Jusqu'à ce que ... Ils m'ont donné un coup dans la bouche, comme ça. Tout ici, ces cicatrices, tout, tout, tout. J'ai perdu trois de mes dents. C'est ce qui m'a poussée. J'ai laissé le...

Ilana : C'était trop de violence, trop d'injustice, de traitements atroces.

Interviewée B : Trop de violence vraiment ... Moi j'étais à bout de force, je voulais mourir. Des fois je n'arrive pas à oublier

Ilana : Oui, oui, évidemment. Je peux pas imaginer ce sentiment, j'essaye de comprendre évidemment et je suis désolée pour vous. Ça revient... Ça revient souvent, je suppose. Après, du coup, vous vous sentez plus en sécurité ici, en Belgique, que ce que vous étiez en Guinée. C'est pour ça que vous avez voulu partir, finalement. C'était pour trouver un endroit plus sécurisant pour vous.

Interviewée B : Oui. Si je restais en Guinée, je mourrais. Moi je mourrais en me tuant, ou eux allaient me donner des coups à mort.

Ilana : Est-ce que vous avez commencé à remettre en question certaines choses après ces expériences ? Est-ce que, par exemple, ça a joué sur votre vision du couple, du mariage, de l'homme en général ?

Interviewée B : Je pense, mais j'ai pas compris toute la question

Ilana : Vous avez vécu des épisodes assez complexes et assez compliqués durant votre vie. Est-ce que vous pensez que ça vous a... Est-ce que vous avez remis certaines choses en question par rapport à votre vie ? Est-ce que, voilà, par exemple, vous vous êtes dit que vous allez partir et est-ce que vous avez pensé à d'autres choses que vous feriez si vous n'étiez pas en Guinée ?

Interviewée B : Bon, si partais pas en Guinée, j'étais prête à me mettre fin à ma vie parce que j'ai trop vécu, en fait. Je n'aime pas trop parler, mais j'ai vécu...

Ilana : Oui, vous avez vécu des épisodes très compliqués, je l'entends et vous n'êtes pas obligée d'en parler en détails ici. Je sais que vous êtes déjà souvent amenée à en parler, et je ne veux pas que vous soyez mal après cet entretien.

Interviewée B : Oui ... J'ai vécu beaucoup de mal, beaucoup de choses. J'étais jeune, mon papa et ma maman sont morts et la vie ... Je pense que j'ai décidé de partir, Madame Ilana si je restais chez moi, je mourrai. J'ai laissé mon enfant... Ma fille. Je ... Oui je veux.. **** aura une vie ici avec moi car j'ai pu partir de là-bas. Chez nous, l'Afrique, c'est horrible.

Ilana : Et est-ce que maintenant, vous voyez les choses autrement ? Oui. Et comment est-ce que vous voyez, du coup, le reste ? Maintenant, votre vie, vous la voyez comment, ici, en Belgique ?

Interviewée B : Bon, je vois la vie en Belgique mieux qu'en Guinée parce qu'ici, je me sens en sécurité. Je ne subis pas le harcèlement, comme au pays, ou tout ce que j'ai pu subir là-bas, je veux plus de ça.

Ilana : Est-ce que vous vous sentez plus respectée dans votre rôle de femme, ici, en Belgique, que ce que vous pouviez être en Guinée ?

Interviewée B : Oui, je sens mon rôle de femme, ici, en Belgique, plus qu'en Guinée. Ici je peux être une mère pour ****. Mon enfant en Guinée, je ne voulais pas. J'étais très jeune, et puis c'était un viol. Je pouvais pas... Je l'ai laissée. Je voulais pas laisser .. Mais ...

Ilana : OK. Vous réappropriiez un petit peu, vous, votre féminité ? Et votre rôle de mère ?

Interviewée B : Oui. Moi ici je suis maman pour ****. Je pouvais pas en Guinée.

Ilana : OK. Est-ce que, voilà, vous avez vécu des choses assez inhumaines, on va dire, pour ne pas dire autre chose. Est-ce que, dans un futur proche, vous verriez en parler ? Vous voyez, parfois, sur les réseaux sociaux, on voit notamment des Guinéennes parler de tout ce qu'elles ont vécu au pays pour sensibiliser les gens, pour faire porter leur voix et pour montrer. Est-ce que vous, vous verriez faire ça ? Ou est-ce que vous l'avez déjà fait ?

Interviewée B : Oui, je vais le faire. Je veux le faire. Je vois beaucoup ça sur .. Vous savez sur Facebook. Je pense à ça

Ilana : Vous allez le faire ? Pour vous, c'est important de sensibiliser à tout ça ?

Interviewée B : Oui oui, je veux.

Ilana : Et vous voulez le faire pour quel public ? Pour sensibiliser ici, en Europe, ou pour essayer de sensibiliser en Guinée ? Donc, voilà. Donc, par rapport... Est-ce que vous voudriez faire de... Ici, en Belgique, pour sensibiliser, ou ce serait plus en Guinée que vous voudriez faire quelque chose ? Ou les deux ? Vous voulez faire porter votre voix où ?

Interviewée B : En Belgique, c'est... OK. Et ça va aider. Je veux en Belgique parce que c'est ici mon pays. La Guinée ça sert à rien. Vous savez c'est des coutumes... Ils comprennent pas Madame Ilana .

Ilana : Mais c'est très bien de le faire en Belgique aussi, c'est tout à votre honneur évidemment. Est-ce que vous vous considérez féministe ?

Interviewée B : Je sais ce que c'est oui. Je pense

Ilana : Vous avez déjà entendu parler de féminisme ?

Interviewée B : Oui.

Ilana : Qu'est-ce que ça représente pour vous, le féminisme ?

Interviewée B : D'être femme, non ?

Ilana : Donc, en fait, le féminisme, c'est un mouvement qui est né dans les années 50, et c'est pour justement donner les droits aux femmes qu'elles méritent. Et donc, il y a des mouvements qui se sont créés entre femmes pour justement donner tout ça, donner tous ces droits-là. Est-ce que vous, vous vous verriez comme quelqu'un de féministe ?

Interviewée B : Oui. Je pense que protéger les femmes. Il faut éduquer. Moi j'ai pas eu la chance d'aller à l'école. Pas beaucoup, mon papa, ma maman sont morts ... Puis j'ai été mariée, et j'ai plus été à l'école. J'avais 12 ans ... Je voulais aller à l'école.

Ilana : Évidemment l'éducation est importante. Est-ce que vous avez déjà participé à des actions, des discussions, des groupes sur les droits des femmes ?

Interviewée B : Non.

Ilana : Est-ce que vous connaissez un peu les droits des femmes ici, en Belgique ?

Interviewée B : Non. On voit ça à Bonjour Belgique un peu je crois. Mais je sais pas, je sais plus

Ilana : Exact. Vous en parlez à Bonjour Belgique, mais vous avez beaucoup d'informations, je me doute que c'est difficile de tout retenir. Je vous explique un peu ?

Interviewée B : Oui merci

Ilana : Donc, en fait, ici, les femmes, elles ont droit à l'éducation. Elles ont droit aussi à l'avortement. Donc, si vous êtes enceinte, vous pouvez décider d'interrompre votre grossesse. Elles ont droit de voter. Vous voyez, en Belgique, on vote. On n'a pas de président, mais on a des premiers ministres, etc. Donc, on vote. Donc, une fois que vous aurez la nationalité belge, vous pourrez aller voter. Vous avez le droit, évidemment, de prendre la parole, de dire les choses qui ne vont pas. Vous avez le droit de manifester. Donc, voilà, c'est toutes ces choses-là qui sont... Voilà, il y a des groupes de femmes qui se font. Et comme on fait un petit peu, vous voyez, les ateliers femmes qu'on fait, c'est dans ce but-là, c'est pour un peu vous sensibiliser, vous, que vous puissiez discuter entre vous. C'est aussi important de se retrouver entre femmes et de pouvoir échanger sur certaines thématiques.

Interviewée B : D'accord. Je comprends. C'est bien ça.

Ilana : Ok ? Est-ce que vous avez le sentiment aujourd'hui de faire quelque chose, même à petite échelle, pour défendre les femmes ?

Interviewée B : Non. Non je fais rien. Je peux faire quoi moi ?

Ilana : Si ça vous intéresse il y a plein de choses à faire. Il faut trouver une cause qui vous tient à cœur et vous pouvez vous y engager. On pourra discuter de cela lors du prochain atelier femmes avec d'autres résidentes également. Cela peut être très intéressant !

Interviewée B : Oui, d'accord

Ilana : Et qu'est-ce que vous aimeriez faire par la suite ? Voilà, en Belgique, ici, qu'est-ce que vous aimeriez faire pour défendre les femmes ?

Interviewée B : Je pense qu'en Belgique, ici, il y a la loi, il y a le droit des femmes, mais en Afrique, les femmes souffrent énormément. Si je pourrais faire quelque chose, c'est de sensibiliser les femmes africaines pour connaître, en faire leurs devoirs et droits.

Ilana : Donc vous aimeriez bien pouvoir sensibiliser en Afrique ?

Interviewée B : Oui. Dire que ici en Belgique c'est bien. Qu'on doit avoir des droits. Mais les femmes africaines ici savent pas tout ça vous savez. Vous devez expliquer ça, vous la Croix-Rouge.

Ilana : Il y a un très chouette reportage qui est fait par une Ivoirienne, elle a été excisée. Et elle a fait un reportage sur l'excision. Vous pourriez le regarder, c'est pas du tout compliqué, enfin voilà, c'est très soft comme film, il n'y a pas de scènes violentes ou quoi que ce soit. Et donc elle fait de la sensibilisation, elle est allée dans son pays, elle est allée dans son village d'origine et elle a réussi à ce que l'excision soit abolie, par exemple. Vous voyez, des choses comme ça. Après, je ne sais pas si vous avez, sur les réseaux sociaux aussi, il y a pas mal de femmes qui prônent les droits des femmes africaines, que vous pouvez suivre, ça peut vous inspirer, ça pourrait vous aider, en tout cas, à passer au-dessus de toutes ces expériences. Il y a aussi le GAMS, vous êtes déjà allée au GAMS ? Et ça, ça vous aide ?

Interviewée B : Oui, quand je suis allée là-bas, ils m'ont donné le certificat. J'ai envoyé ça à mon avocat.

Ilana : Et vous n'avez pas participé à des séances de discussion avec le GAMS ? Est-ce que ça vous intéresserait, ça, de participer ? Pour vous, c'est important d'en parler ? Ou pas spécialement ?

Interviewée B : Non j'ai pas été. J'ai été pour le certificat. Mais moi je veux en parler aussi.

Ilana : Après, évidemment, ce sera fait avec des femmes professionnelles, les femmes du GAMS, que vous avez déjà pu rencontrer. Une, je pense, qui s'appelle Aicha. Et avec, évidemment, d'autres femmes guinéennes, somaliennes, qui ont vécu les mêmes thématiques que vous. Donc, c'est des moments toujours assez doux, et je pense que ça peut vous permettre de voir que vous n'êtes pas la seule dans le cas, et que, voilà, de vous sentir soutenue et entendue. Je pense que c'est important, dans ce genre de situation.

Interviewée B : D'accord, oui.

Ilana : Ok. Si vous deviez mettre un mot, enfin, une émotion, plutôt, sur ce qui vous a poussé à agir, vous voyez, à vous mettre en mouvement, à quitter la Guinée, qu'est-ce que vous diriez

que c'était comme émotion ? Si vous deviez donc mettre, vous voyez, vous avez décidé de partir de la Guinée, si vous deviez mettre une émotion, est-ce que vous avez ressenti de la colère, à ce moment-là, de la tristesse, de la déception, de la injustice ? Et ici, en Belgique, ces émotions, elles ont changé depuis que vous êtes en Belgique ? Vous vous sentez plus épanouie ? Même ici, votre vie au centre ?

Interviewée B : Bon, ça là, l'activité là, la question que vous venez de me poser là, ça, c'est votre projet, ou bien ?

Ilana : Oui, c'est mon projet. Donc, en fait, ça va me servir, je dois faire un travail de fin d'études sur, et donc, moi, j'ai décidé d'investiguer comment est-ce que les femmes qui sont ici, au centre, ont décidé de, qu'est-ce qui les a poussées à quitter leur pays ? Pas, je voulais pas savoir spécialement la raison, mais plus, au final, l'émotion que vous avez ressentie au moment où vous vous êtes dit, voilà, là, en fait, je vis une injustice, je vis une situation qui me plaît pas, je ressens, je sais pas, de la tristesse, de la colère, et je décide donc de me mettre en mouvement.

Interviewée B : Parce que moi, si je ne quittais pas là-bas, ceux qui m'ont fait là, ils peuvent me tuer, parce que j'étais...

Ilana : Oui, vous étiez en danger.

Interviewée B : En danger. C'est ce qui m'a poussée de quitter là-bas.

Ilana : Donc, au final, c'est la peur, finalement. La peur, et puis après, vous avez ressenti de la colère ? Et si, maintenant, vous ressentez de la colère par rapport à tout ça ?

Interviewée B : Deux fois, même quand je suis stressée, je descends même pas en bas. Je passe tout le temps dans ma chambre

Ilana : Oui, je comprends, évidemment. Est-ce que vous allez voir un psychologue pour parler de tout ça ? Oui. Et ça vous aide ?

Interviewée B : ça m'aide, parce que le psychologue dit que j'ai une dépression sévère.

Ilana : Et ça, on pourra regarder, par exemple, par la suite, il faudra qu'on trouve, une fois que la petite sera en crèche, vous pourrez regarder pour faire du bénévolat, par exemple. Vous voyez, ça vous changera un peu du centre, vous rencontrerez des gens extérieurs, et ça vous permettra de créer un réseau autour de vous. Et, Café Monde, à Louvain-la-Neuve, c'est très bien pour les personnes étrangères. C'est une dame qui gère ça, et en fait, elle s'y connaît très bien au niveau de l'immigration et tout, donc elle pourra même vous aider pour ce qui est tout préparation, interview, etc. Et en fait, c'est un café solidaire, donc vous allez, même si vous n'avez pas d'argent, vous n'êtes pas obligé de payer, mais vous pouvez prendre un petit café, discuter avec les gens et tout. Donc ça, c'est chouette de faire du bénévolat là-bas, parce que ça vous permet de voir vraiment d'autres gens, et même des personnes de tout venant, que ce soit des Belges, des Européens, des Américains, il y a vraiment de tout. Et donc, c'est assez chouette. On essaye d'aller de temps en temps. D'ailleurs, il y a une activité qui se fait la semaine prochaine là-bas. Si vous voulez regarder pour y aller, ça peut être chouette. Vous pouvez même aller avec Aïcha, c'est pas... Si vous allez en tant que visiteuse, je vais dire que vous pouvez y aller. C'est plus pour du bénévolat. Et ça, ça pourra vous aider pour la dépression, parce que, évidemment, voilà, être toujours au centre, c'est pas évident pour vous. Il y a beaucoup de stress, on le sait bien, c'est pas l'idéal. Après, je vois quand même que vous essayez de vous occuper beaucoup. Vous faites beaucoup de service com. Vous êtes beaucoup avec les autres résidents, quand même. Ça vous fait du bien de faire ça ? Vous essayez de vous occuper un maximum.

Interviewée B : j'aime beaucoup être avec les autres et les activités ... Madame Ilana , c'est chouette vous savez, nous on a pas fait tout ça avant. On doit voir la Belgique et je veux faire une formation, pour apprendre

Ilana : En aide-soignante, c'était ça, non, que vous vouliez faire ? Français ? Oui, ça, évidemment. Après, quand vous aurez une crèche, vous pourrez regarder pour faire tout ça. Faire de nouvelles formations, apprendre de nouvelles choses. C'est toujours très bien, tout ça, c'est très positif pour vous. Au final, vous avez fait le bon choix, et je pense que maintenant, vous pouvez espérer une vie meilleure, ici. Avec la petite. Tout ça est derrière vous. Même si vous y pensez encore un jour, vous y penserez moins. Et puis, un jour, peut-être encore moins.

Interviewée B : Oui, maintenant j'ai de la chance d'être ici

Ilana : Vous avez déjà eu votre interview au CGRA ? Vous avez fait la petite interview pour le moment, à l'Office des étrangers. Vous n'avez pas encore la date pour la deuxième ?

Interviewée B : j'ai seulement eu la petite interview a Petit-Château. CGRA j'attends encore

Ilana : Ça, vous voyez, par exemple, vous pourrez regarder quand vous avez la date pour aller au Café Monde. Ils peuvent vous préparer un peu à l'interview, pour que vous puissiez en parler plus facilement. Que les émotions, voilà, ne prennent pas trop... Évidemment, vous aurez toujours des émotions quand vous parlerez de votre parcours. Mais que ce soit plus facile pour vous d'en parler, et qu'ils vous préparent aussi, parce que c'est beaucoup de stress, évidemment, ces interviews. Donc ça, on pourra regarder quand vous avez la date. Vous pouvez venir me voir, et on regardera pour un rendez-vous au Café Monde, avec Anne-Catherine. En tout cas, vous êtes toutes des femmes courageuses ici, et je pense que c'est important de le souligner. Et je pense que tout le monde peut s'accorder pour le dire.

Interviewée B : Oui. On a vécu des choses horribles vous savez, moi, mes sœurs guinéennes, c'est difficile. Mais on a eu la chance d'arriver ici, en Belgique et on nous aide ici. On aime beaucoup, on voit que vous nous aidez

Ilana : Parce qu'on sait bien ce qui se passe en Afrique, on sait que c'est des choses très compliquées pour vous toutes. Mais il ne faut pas hésiter, je pense à en parler aussi entre vous, et essayer de vous soutenir les unes les autres. Il y a quand même beaucoup de femmes guinéennes qui sont ici. Et allez aux activités pour les femmes, hein ! Ça va vous permettre de passer du temps en dehors de votre chambre, de passer des chouettes moments, de rencontrer aussi des nouvelles personnes. Il y a toujours des Interviewées extérieures, vous voyez. Ici, mardi, il y a une activité pour les petits, pour elles. Donc ça, vous pouvez y aller, vous jouer un petit peu avec elles, avec d'autres enfants. Il y a des femmes qui sont là pour regarder aussi à elles, vous aider si vous avez des questions. Parce qu'évidemment, moi, si vous me posez des questions sur les enfants, je ne sais pas. Parce que je n'ai pas d'enfants. Et donc ça, c'est toujours des chouettes moments, parce que ça vous permet de changer un peu de votre chambre. Même si quand vous vous sentez déprimée, ben voilà, descendez, allez à ces activités. Ça vous permet de penser à des choses positives.

Interviewée B : D'accord. Ouais j'irais. Merci beaucoup, madame.

Ilana : Merci à vous pour votre participation. Désolée que ça vous ait attristé. Je ne voulais pas vous mettre dans cette situation, évidemment. Ce n'était pas le but de mes questions. Je voulais juste avoir votre avis sur votre engagement. Mais voilà. Je sais bien que les questions sont parfois difficiles. Merci en tout cas d'avoir répondu.

Interviewée B : Merci.

Retranscription interview C

Ilana : Tout d'abord, merci de participer à cet entretien. Cet échange vise à mieux comprendre votre parcours, tes expériences, tes réflexions. Toutes les réponses, évidemment, seront anonymisées et confidentielles. Tu es en droit d'arrêter l'entretien à tout moment et tu n'es pas obligé de répondre à toutes les questions. S'il y en a auxquelles tu ne sais pas répondre, tu me dis que tu ne sais pas ou que tu ne veux pas. On va principalement aborder les difficultés que tu as pu rencontrer en tant que femme et en tant que femme migrante et tes perceptions par rapport aux inégalités basées sur le genre. D'abord, j'ai besoin des renseignements généraux, des informations sur toi, ton nom, ton âge, ton origine, tout ce que tu peux me donner. Comme tu sais, je m'appelle Carla, tout le monde le sait.

Interviewée C : Tout le monde le sait, je suis angolaise. D'origine angolaise, 100% angolaise. Là, je vais avoir mes 19 ans, bientôt. Là, je ne sais pas combien j'ai, malheureusement. Mais ce n'est pas grave, j'aurai mes 19 ans bientôt. Ma parcours comme migrante, ce n'est pas facile parce que j'ai laissé un pays pour m'illuminer. Les choses ne s'étaient pas comme ce que j'ai pensé, parce qu'il y a des moments où je pense que c'est ça. Mais quand tu arrives, ce n'est pas ça. Ce n'est pas grave parce que j'essaie toujours à s'adapter.

Ilana : Et comment est-ce que tu décrirais maintenant ta vie ici en Belgique ?

Interviewée C : Ce n'est pas 100% stable, mais je souhaite que peut-être bientôt, je serai stable. Là, j'aimerais étudier, mais je ne peux pas. Mais j'ai plein pour faire ça. Je n'abandonne pas. Ce n'est pas facile, mais je suis persévérante.

Ilana : Y a-t-il des moments pendant ton parcours de vie où tu as senti une forme d'injustice ou de traitement différent parce que tu étais une femme ?

Interviewée C : Non, je n'ai pas encore senti ça. J'ai juste senti injustice parce que je disais quelque chose. Et si on dit l'autre chose, même si j'éprouve, mais eux disent l'autre chose, c'est toujours difficile pour moi.

Ilana : Et est-ce que tu penses que c'est parce que tu es une femme ou pas spécialement ? J

Interviewée C : je pense que oui, parce qu'il y avait des gens, l'homme, ils ont cet âge-là, pour lui ça va, mais moi j'avais dit qu'ils n'ont pas croyé ça.

Ilana : Et comment est-ce que tu t'es sentie par rapport à cette situation ?

Interviewée C : Je suis énervée quand même parce que c'est dingue, j'ai toutes les preuves, vous ne me croyez pas, mais quelqu'un qui vient avec ses preuves, vous les croyez ? C'est dingue.

Ilana : Et donc tu dirais que c'était en colère par rapport à ça ?

Interviewée C : Oui, j'étais en colère. J'étais en colère et triste en même temps.

Ilana : Et est-ce que tu as commencé à remettre en question certaines choses après cette expérience ? Est-ce qu'il y a des questionnements qui te sont venus ?

Interviewée C : Oui, genre, est-ce que j'ai réussi dans ma vie ? Est-ce que ça va ? Est-ce que ça marche ? Est-ce que j'abandonne ? Non, je n'abandonne pas.

Ilana : Tu essaies de garder ta motivation par rapport aux épreuves que tu as pu vivre. On va parler un petit peu de ta vie en Angola, qu'est-ce qui t'a poussée à envisager un départ ?

Interviewée C : J'étais trop fermée là-bas, je n'avais pas de liberté de faire des choses que j'aime. J'étais vraiment fermée, hyper fermée. Puisque j'étais dans un milieu toxique, j'ai décidé de sortir.

Ilana : Est-ce que tu as été poussée par ton entourage à partir ?

Interviewée C : Oui.

Ilana : Et tu as fait seul le trajet ?

Interviewée C : Non, avec quelqu'un.

Ilana : Et tu as voulu partir parce que là-bas, il n'y avait pas assez de possibilités pour ton avenir ?

Interviewée C : Oui.

Ilana : Est-ce que tu dirais qu'il y a certaines émotions qui ont joué un rôle dans ton parcours, pour avancer, pour te protéger, pour t'exprimer ? Quand tu as pris la décision de partir de ton pays, est-ce que tu as senti qu'il y avait une émotion qui te poussait à partir ? Que ce soit la peur, la colère, la joie ?

Interviewée C : J'étais peur, au début j'étais tellement peur. Je commençais même à avoir des dépressions, parce que j'étais toute seule ici. Je commençais à avoir des dépressions, mais après je commençais à aller chez le psychologue. Et il m'a vraiment aidée, et là j'ai commencé à ne pas trop me dépresser. Parce que moi je mets trop de pression sur moi, donc j'essaie d'être calme.

Ilana : Est-ce que tu penses qu'il y a certaines émotions qui t'ont poussé à agir et à réagir ? Tu dis que dans ton pays, tu as voulu partir parce que tu sentais que c'était fort fermé. Est-ce que tu trouves qu'il y a une émotion qui t'a permis d'agir ?

Interviewée C : Oui, je pense que quand tu as l'adrénaline, tu peux tout faire. Je sentais que je devais vraiment le faire, parce que si je ne le fais pas, c'est une opportunité. Je peux la rater, et si je la rate, c'est fini.

Ilana : Pour toi c'était obligé de partir, il n'y avait pas d'autre solution ?

Interviewée C : Non. Vraiment, j'avais pas d'avenir en Angola. Pour moi c'était seulement la solution de venir en Europe. Mais j'avais très peur, c'est l'inconnu et on sait que la route migratoire est longue. Et c'est compliqué, j'étais mineure encore quand je suis partie, et puis j'arrive ici à 17 ans, on me dit non non t'as 21 ans ... C'est faux, ici en Belgique j'ai 22 ans. Mais moi j'ai 18 ans seulement

Ilana : Oui les déclaration de mena majeure c'est compliqué. On le sait, on ne cautionne pas ça et j'imagine que niveau de ton parcours ça fait comme si tu avais perdu quelques années de ta vie ...

Interviewée C : oui, après c'est pas grave, je continue, je garde espoir et je vais réussir. Je sais que je suis arrivée ici pour quelque chose

Ilana : Donc c'était vraiment un peu ta voie, c'était de faire ça, et c'était tracé comme ça. Mais tu ne te sentais pas spécialement en colère par rapport à la situation en Angola ?

Interviewée C : Je suis en colère parce qu'on ne m'écoutait pas, même si j'ai dit quelque chose. Ma parole n'avait pas de pouvoir.

Ilana : Dans ta famille ou en général ?

Interviewée C : Dans ma famille. Donc j'ai pris cette opportunité. Si je le prends, je le prends. Même s'il y a des preuves, je vais les supporter. Parce que c'est vrai qu'entre femmes, ce n'est pas toujours facile. Ce n'est pas du tout facile.

Ilana : Les relations entre femmes, tu dis ?

Interviewée C : Oui. Toujours en compétition tu vois, toujours méchante, et il faut rabaisser. Et les mamans, les vieilles, elles sont pas gentilles, elles nous écoutent pas. Moi je pouvais pas

Ilana : Quoi tu trouves qu'il y a une certaine rivalité, pourquoi ce n'est pas facile les relations entre femmes ?

Interviewée C : Je ne sais pas, les femmes sont compliquées, moi je trouve ça. Moi même, je suis déjà compliquée. C'est toujours comme ça. Même pour avoir des amis, j'essaie, mais c'est comme ça.

Ilana : Ok. Est-ce que tu penses qu'il y a à certains moments des émotions qui ont pu te freiner ? Tu parlais de la peur qui aurait pu peut-être te freiner. Est-ce que tu parlais des émotions comme la tristesse qui auraient pu te freiner aussi ? À quel moment tu penses que ces émotions auraient pu te freiner dans ton parcours ? Ou pas, si elles ne t'ont pas freinées.

Interviewée C : Je ne sais pas. J'ai déjà décidé que cette haine-là, il n'y a rien qui va me stopper, rien du tout.

Ilana : Donc toi, les émotions, c'est plus au final un moteur qu'un frein. Oui. Est-ce que tu te considères féministe ?

Interviewée C : Non, je ne suis pas féministe du tout.

Ilana : Et pourquoi ?

Interviewée C : Je n'ai pas de... comment je vais dire ? La motivation ou rien du tout. Moi, c'est tout. Les autres, je ne vais pas.

Ilana : Tu fais pour toi. Ici, tu as décidé que c'est pour toi. Tu ne veux pas spécialement pour les autres. Donc tu n'as jamais participé à des actions, des discussions, des groupes sur le droit des femmes ?

Interviewée C : Là, j'ai déjà. Mais je ne suis pas féministe. Il y a des injustices, je sais, je vois, mais je ne suis pas féministe.

Ilana : Mais tu t'informes quand même sur ce qu'il se passe pour les droits des femmes ? Et à quoi tu as déjà participé, par exemple ?

Interviewée C : J'ai participé à Bruxelles. Il y avait une... comment on dit ça ? Proteste...

Ilana : La manifestation ?

Interviewée C : Oui, voilà. Il n'y avait que des femmes. C'était à cause de la violation et tout.

Ilana : La lutte contre les violences basées sur les femmes. Oui, donc ça t'intéresse quand même. Pour toi, si tu vas à ce genre de choses, c'est quand même que tu trouves que ça a du sens.

Interviewée C : Parce que c'est partout qu'on trouve que les femmes sont violées par des hommes. Eux, les hommes disent que c'est facile de s'habiller, de se séduire. Même si c'est une enfant, c'est dingue.

Ilana : Donc ça, pour toi, c'est des comportements qui ne sont pas acceptables. Donc là, tu ressens quand même une forme d'injustice de la part du fait d'être une femme par rapport aux hommes. Tu sens que vous n'êtes pas sur le même pied d'égalité à ce niveau-là. Et comment tu ressens ça? Qu'est-ce que ça fait?

Interviewée C : Ça me fait du mal parce que moi, je suis quelqu'un de tellement sensible. Moi, si je vois un enfant pleurer, ça me donne déjà envie de pleurer. Donc, ça fait mal. Même si tu vas à la police. Je faisais le service citoyen. Il y avait un moment où il y avait un débat sur ça. Il y avait une de mes collègues qui m'a dit que moi aussi, je me suis fait agresser par un homme. J'étais à la police. Je suis quand même allée me replacer. La police m'a dit que c'était parce que j'étais habillée comme ça. J'ai dit que c'était dingue ça. Il n'y a rien à voir avec tes habits et tout.

Ilana : Au final, il y a un épisode de violence à cause du viol. Mais après, c'est encore une violence institutionnelle qui prend place. C'est vrai que c'est très compliqué à gérer ce genre de situation. Ce n'est pas bien de gérer ce genre de situation. Est-ce que tu as le sentiment de faire quelque chose aujourd'hui, même à petite échelle, pour défendre les femmes?

Interviewée C : Oui.

Ilana : Tu voudrais, par exemple, faire plus par la suite?

Interviewée C : Oui, peut-être.

Ilana : Ça t'intéresserait quand même de t'investir dans les luttes?

Interviewée C : J'ai déjà écrit des livres sur ça. Mais c'est sûrement pas le cas.

Ilana : Tu écris sur la situation ici ou la situation que tu as vécu?

Interviewée C : Parce que c'est partout au monde ça. C'est vraiment partout.

Ilana : Qu'est-ce que tu as pu voir comme situation où tu as ressenti cette inégalité entre hommes et femmes? Ou des épisodes de violence?

Interviewée C : C'est plus cette inégalité. Il y a des domaines de travail. Par exemple, être ingénieur. Sur les autres, ils disent que la femme ne peut pas être. Parce que vous n'avez pas la force. Vous n'avez pas la tête pour ça. Vous êtes trop sensible. Il n'y a rien à voir.

Ilana : Au niveau éducation, tu trouves que ce n'était pas toujours équitable?

Interviewée C : pas du tout équitable en fait ... Toujours on nous rabaissait, on nous parlait mal. Les filles ont rien à faire à l'école parfois, les garçons eux tout gentil. C'est pas juste vraiment.

Ilana : Est-ce que tu as quelque chose à ajouter?

Interviewée C : Non.

Ilana : Parfait.

Interviewée C : C'est fini?

Ilana : Oui. Merci, je te laisse aller dormir

Retranscription interview D

Ilana : Tout d'abord, merci de participer à cet entretien. Cet échange vise à mieux comprendre votre parcours, vos expériences, vos réflexions qui ont émergé de votre parcours. Toutes vos

réponses seront anonymisées et confidentielles, elles seront utilisées dans le cadre de mon mémoire. Vous êtes en droit d'arrêter l'entretien à tout moment et vous n'êtes pas obligés de répondre à toutes les questions. S'il y a des questions qui vous mettent mal à l'aise ou auxquelles vous ne savez pas répondre, vous pouvez me le dire. Nous allons principalement aborder les difficultés que vous avez pu rencontrer en tant que femme et en tant que femme migrante et vos perceptions par rapport aux inégalités basées sur le genre. Donc, vos inégalités que vous avez pu vivre du fait que vous soyez une femme. D'abord, j'ai juste besoin de renseignements généraux, donc un peu une petite présentation de vous.

Interviewée D : Présentation ? Je fais la présentation ?

Ilana : Oui.

Interviewée D : Présentation comment ?

Ilana : Votre nom, prénom, âge, origine...

Interviewée D : Ah oui, mon nom c'est ***. Je viens du Congo, j'ai 33 ans. Mais vous n'avez pas de bic ?

Ilana : Non, mais j'enregistre ici avec mon téléphone regardez, donc c'est pour ça. Mais donc, quelle était votre situation ? Qu'est-ce que vous faisiez ? Vous avez fait des études ? Vous travaillez ? Ici, vous faites une formation ?

Interviewée D : au Congo je faisais des études. Je viens d'une famille pas beaucoup d'argent, on avait pas beaucoup, mais on vivait bien à Kinshasa. Dans la ville vous voyez. Puis j'allais commencer à travailler ... Mais mes parents ... Non non ... Je suis mieux ici en Belgique.

Ilana : Comment est-ce que vous décriez votre vie ici en Belgique ?

Interviewée D : Ma vie ici en Belgique, je vois qu'elle est vraiment trop en sécurité, parce que, comme je viens de vous dire, j'ai été dit que mes parents m'ont vendu, moi j'ai bien dit qu'ils me livraient pour aller dans une mariage force, c'est une petite, j'ai un papa déjà plus âgé, donc j'ai été maltraitée par un papa violent, qui n'a pas de coeur, qui n'est pas gentil.

Ilana : Vous étiez en insécurité totale ?

Interviewée D : Ça fait mal quand j'explique.

Ilana : Vous n'êtes pas obligée de rentrer dans les détails, il n'y a pas de soucis.

Interviewée D : Comme je suis ici en Belgique, pour moi, vraiment, je suis en sécurité, parce que là où j'étais dans le mariage forcé ...

Ilana : Vous étiez en danger ?

Interviewée D : En plus, maltraitée, j'étais vraiment maltraitée, je n'avais même pas la liberté de sortir, donc j'étais toujours enfermée dans une vie vraiment très compliquée. Mais ici, je suis vraiment en sécurité, je suis libre pour sortir même, parce que là où j'étais, même pour sortir comme ça, pour aller faire les marchés, les promenades, tout ça, non, je ne sortais pas. Mais ici, je vois qu'il y a moi-même, parce qu'il y a des fois, j'ai le possibilité de me déplacer moi-même, donc je vois que je suis en sécurité.

Ilana : Vous commencez peut-être aussi à avoir envie de reprendre peut-être des études, de faire des formations ici en Belgique ?

Interviewée D : Oui, j'ai commencé, c'était pour étudier, puis j'ai arrêté, mais ici, j'ai l'envie de faire des formations, même pas étudier, mais même les formations, j'ai pu avancer avec les formations, et j'ai reçu mes paramètres et même des travaux aussi.

Ilana : Et donc, y a-t-il des moments pendant votre vie où vous avez senti une forme d'injustice ou de traitement différent parce que vous étiez une femme ?

Interviewée D : Des traitements ?

Ilana : Est-ce que vous avez... Est-ce que dans votre vie, vous vous êtes sentie traitée différemment parce que vous étiez une femme ? Par exemple, est-ce que vous trouvez qu'il y a des situations qui se seraient passées différemment si vous aviez été un homme, par exemple ?

Oui, voilà. Est-ce que vous trouvez qu'il y a des choses qui se sont passées parce que vous étiez une femme ?

Interviewée D : Dans mon parcours, comme je le voyais dans d'autres filles, quand ils grandissaient, peut-être quand ils dansaient, c'est-à-dire qu'ils faisaient des choix eux-mêmes, la vie, donc, ils s'amusaient comme ils voulaient. Moi, je n'ai pas passé par là. Moi, je n'ai pas passé par là parce que quand j'étais chez mes parents, donc, mes parents m'ont livrée à l'âge de 24 ans, j'étais vierge, donc, je n'ai pas fait vraiment un bon parcours de moi-même, dans ma désire, je n'ai pas fait ça. Et directement, je me suis retrouvée dans les mariages forcés.

Ilana : Donc, vous êtes plus sentie femme à partir de... Enfin, vous avez eu difficile d'exprimer votre féminité et de vous sentir femme dans ce moment-là. Et à partir de quel moment, comment est-ce que vous vous êtes dit que vous alliez partir, parce que vous avez entendu des gens parler qu'ils partaient du pays, qu'ils allaient en Europe. Comment est-ce que vous vous êtes dit que vous alliez venir ici, en Belgique ? Vous avez des connaissances, peut-être, ici, en Belgique ?

Interviewée D : Ici, en Belgique, je n'ai pas de connaissances, je n'ai pas de famille. Mais j'ai des connaissances, j'y suis entrée grâce à moi. Quand je suis en Belgique, quand j'étais là-bas, dans les centres de transit...

Ilana : Oui, à Arianne

Interviewée D : À Arianne, parce que là-bas, j'ai fait un mois, trois semaines. On était dans la chambre collective, comme ça, une grande chambre, dont le nombre est six. Alors, au moment des vacances, tout le monde partait dans les vacances, et moi, je restais dans les centres. Alors, il y avait mes amis des chambres, et quand ils partaient, toi, tu ne sors pas, tu restes. La vie des centres, c'est beaucoup de stress, tout ça.

Ilana : Oui, oui, évidemment.

Interviewée D : J'étais toujours triste, et comment... Je vais lui expliquer à quelqu'un d'autre, je n'ai pas de famille.

Ilana : Oui.

Interviewée D : Je ne sais pas où aller. Je vais lui expliquer ... On était six, mais c'était... Elle était intéressée pour moi, pour demander. D'autres là, Aminata, Gengine, d'autres là, Camerounais. Les Camerounais, elles m'attendent. Moi, je dis non, je n'ai pas de famille, je n'ai pas où aller. C'est pour cela, je suis toujours dans les centres. Parce que, tout le monde sortait, moi, je restais seule dans mes chambres. Je peux faire une semaine, dix jours, moi, je suis là. Alors, d'autres là, c'est comme ça. Elle a dit, moi aussi, je n'ai pas... Moi, j'ai des familles aussi, j'ai des familles ici. Oui, j'ai des grandes sœurs et des grands frères et cousines aussi. Donc, nous sommes les mêmes. Mais je peux parler d'abord à ma sœur, là où moi, j'ai passé ma détente. Je peux soulever ton problème. Parce qu'elle est restée comme ça, c'est triste. Moi, j'ai pas de soucis. Prochainement, quand elle était partie, elle parlait avec sa grande sœur. C'est comme ça, tu peux venir avec. Après, quand elle est rentrée, il m'a proposé. Si j'ai dit qu'elle allait passer les vacances chez ma grande sœur, tu vois. Alors, c'est tout, j'ai pas de soucis. Moi, quand ma grande sœur accepte, c'est oui. Quand elle était partie, j'ai posé ton problème, ma grande sœur a dit. Lui aussi, quand il était venu ici, il n'avait pas de famille. Il avait créé seulement les autres personnes aussi. Les chambres, qui l'a fait, qui l'a... On a commencé à aller passer la détente. Dans l'histoire aussi, ma grande sœur a trouvé ça triste. Elle est passé par là.

Ilana : C'est comme ça que vous avez pu développer vos connaissances ici en Belgique.

Interviewée D : Mais il y a des fois, j'ai demandé la détente pour aller là-bas. Lui aussi, il était dans le même centre. Mais lui, il était dans le centre de Charleroi. Moi, j'étais dans le centre d'ici.

Ilana : Vous avez encore des contacts avec elle ?

Interviewée D : Oui, jusqu'à maintenant. Il y a des fois, elle me propose aussi. Si elle voit là-bas, elle lui demande aussi la détente dans le centre. Elle me propose aussi. Oui. Moi, j'ai vu que c'était possible. Elle m'a permis de me chercher jusqu'ici. Elle m'a permis d'aller là-bas. Grâce à ces camarades-là. Oui, d'autres sont là encore. On était partis. Mais quand on était partis... Lui, il était parti dans la maison de son grand-frère. Quand on était partis là. Son grand-frère était gentil. Mais sa femme était sa femme. Et son grand-frère... Moi, je lui ai dit non. Merci beaucoup, mais prochainement... Parce que... Vous arrivez... Parce que là où il y a

l'accueil, vous allez constater déjà qu'il y a l'accueil. Oui, oui. J'étais partie première fois. Parce que j'avais des camarades-là qui m'avaient proposé. D'autres sont là. La concierge était très gentille. Jusqu'à maintenant, je passe la détente. Et d'autres sont là aussi. Ils m'avaient proposé quand on était partis. Son grand-frère était gentil. Mais la femme de son grand-frère... Elle n'était pas gentille avec moi. Alors... Par là, j'ai coupé... Moi, j'ai dit non. Oui, oui. Oui, c'est ça.

Ilana : Autant aller dans des endroits où vous vous sentez bien. Et où vous sentez l'accueil. C'est ça.

Interviewée D : C'est ça. Évidemment. Voilà.

Ilana : Et quand vous étiez du coup au Congo... Est-ce que... Comment est-ce que vous avez envisagé votre départ? Comment est-ce que ça vous est venu l'idée de partir de là-bas?

Interviewée D : De partir où?

Ilana : De partir du Congo.

Interviewée D : De partir de Kinshasa. J'étais à Kinshasa. Oui.

Ilana : Pour partir encore là-bas. Comment est-ce que vous vous êtes dit que vous alliez venir ici en Belgique? Pour arriver ici en Belgique, il fallait venir là, non?

Interviewée D : C'est ça que j'ai dit. Mais par contre, c'était compliqué.

Ilana : Mais vous n'êtes pas obligée de me raconter le parcours.

Interviewée D : Oui, c'est ça que j'ai dit. Comment est-ce que vous est venue l'idée de partir?

Ilana : Oui, de venir ici.

Interviewée D : Oui, voilà. De quitter Kinshasa pour venir ici. C'est ça que j'ai voulu vous raconter. J'étais toujours dans des relations fortes, mariages forcés là. À tout le temps, j'étais

malade. J'ai vécu beaucoup de problèmes. Oui, oui. Des tensions, des stress. Toutes sortes de maladies que j'ai vécues.

Ilana : Évidemment. Avec le stress, oui... Les maladies ...

Interviewée D : Alors, un jour j'étais malade. Parce que le papa que mes parents m'avaient livré pour que je sois sa femme, ils avaient des possibilités.

Ilana : Il avait de l'argent?

Interviewée D : Oui, ils avaient de l'argent. C'est pour ça que mes parents sont sortis. Ils avaient beaucoup de possibilités. Ils avaient des gardes. Des gardes qui regardent la maison, tout. Alors, un jour j'étais tombée malade. J'étais tombée malade parce que j'ai un bébé, j'ai laissé un bébé de 6 ans. Un jour j'étais malade. Alors, le papa avait... Parce que moi j'avais comme 2 enfants.

Ilana : Ok.

Interviewée D : Ils avaient les premières femmes qui ne mettaient pas au monde.

Ilana : Ok.

Interviewée D : Mais ils cherchaient la femme pour mettre au monde. Pour mettre au monde. Oui, c'était ça. C'est pour cela qu'on s'est disputé avec mes parents. Mes parents acceptaient.

Ilana : Ok oui ..

Interviewée D : J'ai pu être sa deuxième femme. J'étais malade. Des jours-là, il avait dormi à la maison de la première femme. Moi j'ai fait des crises de tension. Alors les gardes, parce qu'ils avaient des femmes des ménages, tout. Les femmes des ménages, quand j'ai fait des crises, il a pleuré. Les gardes étaient là-bas, à l'extérieur. Quand les gardes venaient là-bas. Moi je ne savais même pas, j'étais déjà inconsciente. C'est grave. Parce que je partais à 2 jours dans l'hôpital. Donc c'est sûr que ... J'avais pleuré. Ils m'ont amenés à l'hôpital. Ils les ont amenés à l'hôpital. Moi je ne savais pas. Jusqu'à ce que quand je suis réveillée comme ça. Oui, que vous voyez que vous êtes dans une chambre d'hôpital. Je suis où? À l'hôpital, déjà, sous perfusion. Sous

perfusion. Je suis où? Quand je suis... Je suis réveillée comme ça. J'ai vu les gardes, mon enfant, avec mon petit frère. Nous sommes une famille de 3 personnes. Moi je suis l'aînée. Et notre cadet, donc. Nous avons moi, ma sœur et mon frère. Je suis réveillée comme ça. J'ai commencé à me poser des questions. J'avais des crises. C'est pour ça qu'on m'a amenée ici. On l'a amenée ici. Mon fils aussi, il était là-bas, chez les gardes. Quand il est venu chez moi, maman, un garçon. Mon fils. Maman, maman, il est venu chez moi. J'ai faim. Ici, je n'ai rien à te donner. Je n'ai rien à te donner. Je vais te donner quoi? J'ai dit aux gardes, quand ils étaient là. Si vous avez quelque chose, vous pouvez l'acheter. Ils sont sortis pour acheter la nourriture. Pour donner à mon bébé. Les deux gardes pas avec mon frère. Ils sont sortis pour partir au restaurant. Moi je suis restée là. Ils sont sortis pour acheter de la nourriture pour donner à mon bébé. Ils sont sortis pour aller au restaurant. Ils sont restés là-bas. Mes parents m'avaient livré pour aller dans des relations. Mon petit frère n'a pas aimé ça.

Ilana : Il n'était pas d'accord au vu de ce que vous me racontez ...

Interviewée D : Il n'était pas d'accord. Pourquoi vous donnez ma soeur? Il n'était pas content. J'ai pleuré. Mon petit frère m'a dit Yaya, tu peux aller. Mais un jour, on va chercher comment tu vas fuir cette relations. Parce qu'on peut pas aller dans la justice. Parce que là, au Congo, il n'y a pas la justice. La justice, c'est pour les riches. Vous, les pauvres, vous avez raison. La personne qui a de l'argent, elle peut aller là-bas pour corrompre.

Ilana : Oui, tout le système est corrompu. Vous ne pouvez pas vous fier à ça.

Interviewée D : C'est ça. On ne va pas regarder. Mon petit frère me disait Yaya, on peut aller à la justice. On peut pas arrêter ce papa il va corrompre. Il a de l'argent je lui ai dit

Ilana : C'est plus autorisé les mariages comme ça au Congo? Pardon? Ce n'est pas autorisé normalement les mariages forcés au Congo?

Interviewée D : Oui, ce n'est pas autorisé. Alors Yaya, tu peux aller. Mais un jour, on va chercher comment tu peux fuir ces mariages. Mon petit frère disait comme ça. Alors les jours-là, à l'hôpital, quand les gardes... Moi aussi j'ai cherché comment je peux fuir. Mais il n'y avait pas de possibilité de fuir. Parce que j'étais renfermée.

Ilana : Donc il n'y avait pas de possibilité pour fuir.

Interviewée D : J'étais toujours restée. Mes parents quand... J'ai fait 6 ans de mariage là. Mes parents étaient venus me visiter 2 fois. Quand ils étaient venus la première fois, moi j'ai pleuré. Maman, je ne vais pas ici. Papa, je ne vais pas ici. Je suis en train de souffrir. Mes parents me disaient, mon père, ma mère. Toi tu souffres comment? Si nous, nous sommes à l'extérieur, nous sommes bien, les papas là, venus, à tout le temps donner à manger, donner de l'argent. Mais toi tu es ici, toi tu parles, toi tu souffres. Moi je suis en train de souffrir, je ne suis pas à l'aise. Parce que les papas là, ils portaient là chez nous. On donnait toujours des possibilités à mes parents. Et puis le papa avait donné les conditions chez mes parents. Comment? Vous venez, lui il pleurait toujours parce qu'il n'est pas mature, il est encore en foi. Vous ne pouvez pas venir ici. Parce que quand il voit tout le temps, il vous voit. Pour cela, elle pleurait toujours. Vous ne pouvez pas venir. Vous restez là-bas.

Ilana : Il avait convaincu vos parents de ne plus venir?

Interviewée D : Oui, oui. Si vous avez quelque chose à me demander, appelez-moi, moi je peux passer chez vous, pour vous donner. Mes parents s'y arrêtaient. Ils ne venaient pas. En plus, les papas l'ont dit encore, je ne peux pas voir les visiteurs là chez moi. Même mon frère. Mon papa avait interdit, même mes parents. Mais mon frère venait toujours. Il était venu la première fois. Les surveillants n'ont pas voulu nous faire entrer. Deuxième fois, troisième. Et d'autres fois, mon petit frère avait vu les surveillants fumer des cigarettes. La quatrième fois, quand mon petit frère était venu visiter, il a pris une stratégie. Je n'ai pas acheté des cigarettes, j'ai vu mon frère. Alors je lui ai demandé s'il pouvait m'envoyer des billets. Il a soudoyer les gardes pour pouvoir rentrer. Il a versé une masse de cigarettes. Quand il est arrivé là-bas, il a dit non, tu ne peux pas entrer. Mon papa a dit, personne ne peut entrer. J'ai des cigarettes ici. J'ai dit, c'est moi mais j'ai envie. Je ne dois pas traîner là-bas. Je vois seulement ma soeur. Quand il avait vu les cigarettes, il a accepté des masses de cigarettes. Il a donné aux gardes. Il est entré. Je suis venue ici. Je suis venue les voir. La quatrième fois, j'ai acheté des cigarettes. Je lui ai donné. C'est pour cela que j'ai poussé mon frère. Quand il est venu me visiter, il me faisait cette stratégie d'acheter des cigarettes. Même les jours où j'ai fait les crises, il avait fait la même chose. Quand il est arrivé, j'avais déjà sous les crises. À l'hôpital là-bas, ils sont partis pour acheter à manger. Pour mon fils. Ils étaient à l'extérieur pour fumer les cigarettes. Mon petit frère est arrivé jusqu'à l'hôpital. La chambre est là où j'étais. Il veut aider sa grande-sœur. Il m'a dit, prends courage. C'est très

petit et malade. Si tu peux le fuir, c'est l'occasion. C'est l'occasion. Je l'ai laissé les gardes là-bas au service de l'enfant. D'autres étaient à l'extérieur pour fumer. Il m'a ma grande-sœur, prends courage. C'est là où j'ai fui. J'avais même des perfusions. J'ai tiré ça. J'ai jeté. J'ai vu comment il y avait des gardes à l'hôpital. Ici, il y a des gardes. Mon petit frère a dit, je vais te donner le chapeau. Il avait le chapeau.

Ilana : C'est votre frère qui vous a donné le courage de partir? Oui.

Interviewée D : Il a donné le chapeau. Je suis sortie dans la porte. J'ai dit, si je sors dans la porte d'en bas, les restaurants sont là-bas.

Ilana : Vous allez les croiser.

Interviewée D : Il faut que je sorte dans la deuxième porte derrière. Je suis sortie. Là-bas aussi, il y a des gardes. Il y avait des gardes. J'ai sorti comme ça. J'ai mis le chapeau. Je suis sortie. Avec le sang, J'ai arraché. J'ai arraché avec le sang. J'ai fixé le bras comme ça. Je suis sortie. Gloire à Dieu! Là où il y avait des postes et des gardes, il n'y avait pas de gardes. Les postes étaient vides. Je suis passée. Mon petit frère est parti. À l'hôpital, il y a l'arrêt des bus. Jusqu'à l'arrêt des bus. Il y a des bus. Là-bas chez nous, il y a aussi des transports de motos. Mon petit frère a dit, quand on sait qu'on attend des bus, peut-être qu'il va commencer à chercher. Les motos, c'est rapide. Il a vu les motos. Il a fait arrêter le chauffeur des motos. Mon grand-sœur m'a dit, voilà l'adresse. L'adresse de ma tante. Voilà la moto. Mes petits frères aussi n'avaient pas d'argent. Là-bas chez nous, tu peux prendre les billets sur les motos. Si tu n'as pas d'argent, parce que là-bas, on les paye en espèces comme ça. Tu peux dire, amène-moi, quand je vais arriver à la maison, mon petit frère a donné l'adresse de ma tante. Moi je savais, parce qu'il avait changé la maison. Il savait l'adresse. Mais d'autres adresses là, je ne savais pas. Mon petit frère a donné l'adresse de ma tante.

Ilana : Donc vous avez pu avoir le soutien de votre famille au début de votre parcours.

Interviewée D : C'est là où j'ai ma tante. Elle est orpheline. Pardon. Elle est veuve. Elle est veuve avec des enfants. Elle a 6 ans et 4 ans. Elle n'avait pas de possibilités. Mais elle priait dans une église catholique. Ma grâce que j'ai prise pour arriver ici, c'est un prêtre religieux qui m'a aidée. D'accord. C'est un prêtre religieux qui m'a aidée pour arriver ici. C'est là où ma tante

s'est prise. Parce que j'étais passée. J'étais tranquille. J'ai fui. Le même jour, dans le soir, mon petit frère est revenu encore chez ma tante pour voir si je suis arrivée. Il était resté. Si je suis arrivée. Parce que le papa, il est venu là-bas à la maison. Il est à ta recherche. Parce qu'il avait fait le mariage. Il avait donné beaucoup d'argent. Quand j'étais aussi très jeune, il avait donné beaucoup d'argent à mes parents pour m'épouser. Donc, il avait le droit de me chercher. Alors, mon frère m'a dit que le papa là, même ici, je suis en sécurité.

Ilana : Oui, il pouvait faire le tour de votre famille. Oui, oui.

Interviewée D : Donc, il est à la recherche il me dit. Il a dit qu'il va commencer à te chercher avec tes photos partout. Il va te déposer là où on va te voir. Il faut qu'on l'arrête. Moi, je ne veux pas que tu rentres encore dans ces souffrances, ces misères-là. Je ne veux pas, ma sœur il me dit. Alors, il faut rester. Sois sage. Il faut rester toujours ici. Même moi, le papa m'a dit qu'il me donne 24 heures à ta recherche. Parce que le papa dit que mon petit frère me connaît là où moi, je suis. Donc, il va le faire arrêter. Il va le faire souffrir. Oui. Parce qu'on commençait comme ça. Oui, oui. On peut arrêter une personne là qu'ils viennent corrompre beaucoup d'argent. Il faut les torturer. Tu commences à les taper. Après, les torturer, tu vas accepter. Parce que... Tu ne dois pas vouloir rester toujours, tous les jours, torture. Non, non. Ce n'est pas possible. Ce que le papa m'a dit, il avait promis à mon petit frère. Je te donne 24 heures. Il faut que tu montres là où ta soeur est. Si tu ne montres pas, toi, tu seras arrêtée. Tu vas te torturer jusqu'à ce qu'elle... Alors, mon petit frère, les jours-là aussi, a fui la maison. Il avait fui la maison. Parce que même mes parents...

Ilana : Donc, vous avez fui ensemble, alors?

Interviewée D : oui, quand même. Ma tante était vive. Parce qu'elle avait des possibilités. Oui, oui. Mais elle était pas idiote. Il n'y avait pas moyen.

Ilana : pas de moyen que vous restiez là ?

Interviewée D : Non, il était parti comme ça. Moi, j'ai dit à mon frère, alors, où est-ce que toi, tu pars? Il m'a dit, ma soeur, je vais aller, même chez les amis, pour te sauver. Parce que quand j'ai retourné là-bas chez les parents, les parents aussi, ils étaient d'accord avec les parents. Parce que mes parents aussi étaient d'accord. Parce qu'ils disaient, mon petit frère, toi, tu vas montrer

là où ta soeur est. Toi, tu connais. Toi, tu connais. Donc, mes parents aussi avaient dit, vraiment, petit frère. Oui, oui. Vous voyez? Donc, c'est pour cela que mes petits frères étaient partis comme ça. Je ne sais même pas. C'est ça que j'ai peur tous les jours... Je sais pas où est mon frère. Aujourd'hui, moi, je suis sauvée. Je suis ici à Belgique. Je suis en sécurité. Vous prenez soin de moi. Mais mon petit frère, où est-ce qu'il est? Je ne sais même pas. Donc, quand je suis arrivée chez ma tante, j'étais malade. Je suis tombée encore malade. J'ai commencé un traitement parce que j'étais hospitalisée. Il faut que je continue le traitement. Oui, oui, oui. Il n'y avait plus moyen que je sorte. Parce qu'il y a des fois, quand ils sortent, on va attraper avec eux. Parce qu'on les garde à la recherche. Je n'étais pas tranquille. J'étais stressée, j'étais dépressive. Ma tante a appelé les prêtres religieux pour finir de donner la prière. Il m'a demandé si je pouvais parler de l'histoire. J'ai commencé à expliquer au prêtre catholique. De l'histoire, c'est triste, c'est comme ça. Moi, j'ai dit oui. C'est pour cela que je suis venue ici chez ma tante.

Ilana : Donc la religion vous a beaucoup aidée aussi ?

Interviewée D : Oui, très bien. Je suis entrée ici comme une sœur religieuse. Avec ces habits-là, les sœurs religieuses portent, vous savez comment ? La sœur d'une église catholique porte, non ?

Ilana : Oui, plus ou moins, je ne sais pas le nom désolée ...

Interviewée D : Elles portent des habits, des robes très blanches. Avec les mouchoirs de tête. Avec des gros chapelets, des gros chaînes comme ça. On reçoit après, on déchire comme ça. C'est la religion.

Ilana : Au final, vous avez eu le courage de venir jusqu'ici ? Parce que vous étiez en danger ? Vous aviez la peur ?

Interviewée D : C'est la peur oui, le courage est après. Mais d'abord t'as peur, tu sais pas, et tu vois que tu vas mourir ... Mais le prêtre. C'est bien lui qui m'avait amenée jusqu'ici, à Belgique. Le prêtre est là. Là où on demandait l'asile. C'était toujours fermé. C'est là où il m'avait laissée, mon prêtre m'a abandonnée dans la gare. Moi, je me suis endormie. J'étais déjà dépressive, double dépression. Je suis dormie à l'extérieur.

Ilana : Avec tous les traumatismes que vous aviez vécu, c'est normal.

Interviewée D : Je suis endormie, parce que le prêtre m'avait abandonnée. Il a dit, attends-moi là-bas. Il était parti. Il a acheté des bonnets pour moi. Il a acheté des gants pour moi. Il a acheté de manger, des pains avec du coca. Attends-moi là-bas, je viens. Il est parti comme ça. Moi, j'ai dormi encore à l'extérieur, ici. La personne m'avait vue là-bas. Elle a dit, non, ça c'est une folle. Parce que j'étais déjà dépressive. Double dépression, madame et madame. L'histoire c'est compliqué.

Ilana : J'entends bien, évidemment. Prenez votre temps surtout.

Interviewée D : C'est compliqué. Tout ça à cause de mes parents. Je ne peux pas dire que non. Mes parents ... Je les hais. Ils sont comme morts

Ilana : Vous en voulez beaucoup à vos parents ?

Interviewée D : je n'ai plus de parents.

Ilana : Et qu'est-ce que vous avez comme sentiments envers vos parents ? La colère, de la rancune ?

Interviewée D : Non, je n'ai même pas de sentiments. J'ai dit à madame Aude, mon assistante. Je n'ai même pas les sentiments, c'est fini. Ils sont morts pour moi. Je veux changer après c'est tout

Ilana : Vous voudriez changer par la suite ?

Interviewée D : Oui. J'enlève ça. J'ai oublié toute ma vie. Parce qu'aujourd'hui, si je suis malade, c'est fini. C'est partie de ma vie. Je veux enlever mon nom, plus rien avec eux.

Ilana : Et comment voudriez-vous qu'on vous appelle ?

Interviewée D : Pardon ?

Ilana : Comment voudriez-vous vous appeler ? Vous avez déjà une idée ?

Interviewée D : Juste ****. J'ai dit à madame Aude et Roula m'a dit, comme vous le savez, dans la procédure, il n'y a plus moyen de changer. Il n'y a plus moyen. Il avait demandé quel nom je pouvais changer. J'ai dit que je n'avais pas le droit de changer. Parce que, bébé, ma tante, ma petite sœur et ma mère, elles sont toujours les mêmes noms. Bien que les parents soient uniques. Nous étions quatre. Je n'ai pas le droit de changer. Je n'ai pas le droit de donner un nom. Je n'ai pas le droit de dire les prénoms. Parce que les prénoms, c'est donner à ma mère. Les prénoms, c'est donner à mon père. Je ne vais pas dire ça.

Ilana : Oui, je comprends. Parce que... Est-ce que, durant votre parcours, vous trouvez qu'il y a certaines émotions qui vous ont aidé à avancer ? Est-ce que vous... Vous aviez dit tout à l'heure, vous étiez en danger. Est-ce que vous trouvez que, du coup, la peur vous a permis d'avancer et de prendre la décision, le courage, en tout cas, de partir ? Par exemple, la peur ou la tristesse, la colère. Est-ce qu'il y a ce genre d'émotion qui est arrivée durant votre parcours ?

Interviewée D : La peur ?

Ilana : Oui. Ou est-ce qu'il y a une autre émotion qui est rentrée ? Est-ce que peut-être la tristesse, la colère, ces émotions-là vous ont aidé dans votre parcours ?

Interviewée D : L'émotion ?

Ilana : Oui.

Interviewée D : Pour avancer ?

Ilana : Oui

Interviewée D : madame, il y en a, j'ai besoin d'avancer, bien qu'à tout le temps. C'est... Des problèmes, j'ai fait qui ? Oui, évidemment. C'est ça, ça revient tout le temps, quand on me fait... C'est ça, ça me met, quand je ne suis pas tranquille. Mais moi-même, j'ai besoin d'avancer, d'évoluer. Mais j'ai eu très peur, et j'ai éprouvé beaucoup de colère. Mais je pense que la peur

... Je me suis ... J'ai été abandonnée et j'ai beaucoup de tristesse pour la disparation de mon frère, je me sens ... Je sais pas ? C'est ma faute je me dis vous voyez ?

Ilana : Vous ressentez de la culpabilité ?

Interviewée D : Oui voilà

Ilana : Pourtant, ce n'est pas de votre faute, c'est vos parents, le Monsieur qui vous a acheté les fautifs ... Les autorités au Congo ... J'imagine que cette épreuve est terrible et je ne peux que vous dire que vous êtes courageuse et ...

Interviewée D : Il faut du courage Madame ... On a pas le choix pour avancer ...

Ilana : Mais vous avancez du jour en jour, vous vous sentez mieux quand même. On voit que vous êtes mieux au centre, plus souriante.

Interviewée D : Oui. Oui, il y a des fois, je suis... D'autres, je ne suis pas réveillée, bien, je suis bien, tranquille. Mais d'autres jours, non.

Ilana : Oui, vous pensez trop. Les problèmes, tout.

Interviewée D : Ici, c'est ça, j'ai parlé à tout le temps.

Ilana : Après, on voit que vous essayez de...

Interviewée D : Donc, les moments... Je n'ai pas beaucoup de moments de bonheur. C'est des petits moments de joie. Les moments de joie, c'est paix. Les moments de problèmes aussi vous savez

Ilana : Oui, évidemment. Si vous savez déjà revivre des moments de joie, même s'ils sont petits, il faut les prendre, parce qu'ils deviendront de plus en plus grands par la suite, évidemment.

Interviewée D : Mais ce n'est pas facile.

Ilana : Non, je l'imagine. Mais vous essayez. On voit que vous faites des travaux communautaires. Vous faites beaucoup d'activités. C'est ça. On voit que vous êtes volontaire.

Interviewée D : Si je n'y arrive pas, toute la journée, je suis trop à penser. Mais oui, évidemment. Il faut que je sois toujours à fond. Vous savez qu'il faut se changer l'esprit, pour ne pas toujours penser aux mêmes choses, évidemment. D'autres pensent que c'est l'esclavagisme les travaux communautaires. Parce que, les travaux communautaires, il y a des temps de commencer, de finir. Mais c'est bien, ça change la tête.

Ilana : Évidemment, je comprends. Est-ce que vous avez, par rapport aux expériences que vous avez vécues, est-ce que vous avez commencé à remettre certaines choses en question ? Par exemple, est-ce que vous avez remis en cause, est-ce que vous avez remis un peu en question ce qui se passe en Afrique ? Parce que, voilà, ce qui vous est arrivé n'est pas un cas isolé. Il y a beaucoup de femmes qui ont ce genre, qui vivent les mêmes situations que vous. Est-ce que, comment est-ce que vous vous sentez en vous disant ça ? Est-ce que vous sentez de l'injustice par rapport à ça ? Et est-ce que vous, vous voulez faire quelque chose pour changer cette condition de femmes en Afrique ?

Interviewée D : Pour changer comment ? Ce n'est pas possible de changer ça ... Parce que, d'autres personnes, moi, j'ai fait changer à d'autres, peut-être, c'est, les choix personnels, une femme a voulu des puissances, quand même, les mariages forcés, là, c'est toujours les, les, les, les, qu'est-ce que je vais dire ? Ce n'est pas vraiment dans mon désir ou dans d'autres désirs des personnes. Oui. C'est une chose de forcer les jeunes femmes, c'est horrible. Oui. C'est une fois vos parents, c'est les parents qui livrent, les enfants, d'aller à travers des souffrances, des souffrances. Oui, oui, oui. Comme moi, je peux dire, on n'avait pas des moyennes possibilités. Oui. C'est la pauvreté qui fait ça. Oui, qui oblige à, qui oblige à s'associer à ça, Madame Ilana.

Ilana : Donc, pour vous, ce serait difficile de pouvoir abolir les mariages forcés en Afrique ?

Interviewée D : Non, comme il y a toujours, la famille pauvre, vous voyez ? Oui, oui. Il y a toujours les situations. Il y a trop de pauvreté, oui. Il y a trop de pauvreté. C'est vraiment, c'est pas facile. Oui. Parce que, il y a beaucoup de pauvreté par l'Afrique. Quand les parents souffrent, comme moi. Oui, évidemment, il peut trouver de l'argent rapidement. Une fois évalué, une personne qui a de l'argent, lui a la pauvreté. Comme moi, mon père, ma mère, mes parents. Mon

père a complété 65 ans, mais ils n'ont pas eu la chance d'acheter même une maison. On était toujours dans la vie des locataires.

Ilana : Oui, il y a trop d'inégalités au niveau de la pauvreté

Interviewée D : trop d'inégalités d'argent en Afrique. C'est ça. Vous voyez ? Non, c'est pas compliqué. J'ai pas fait des choix, c'est pas moi qui ai fait. Non, c'est les parents qui poussent. Vous voyez, c'est les parents qui poussent ...

Ilana : Est-ce que vous avez déjà pensé à vous engager dans une cause pour défendre, je ne sais pas, défendre le droit des femmes, défendre le droit des enfants, défendre... Est-ce que vous avez déjà pensé à vous engager dans une cause comme ça ?

Interviewée D : Je n'ai pas pensé à ça.

Ilana : Non ? Et ça vous intéresserait par exemple, par la suite, de rejoindre des groupes de discussion autour de ces thématiques ?

Interviewée D : Où ça ?

Ilana : Ah, mais il y en a partout, il y en a, vous voyez, sur Bruxelles, il y a beaucoup de choses. Par exemple, en novembre, ou même ici, bientôt en mars, le 8 mars, c'est la journée internationale du droit des femmes. Donc il y a des manifestations qui se font sur Bruxelles, mais c'est des manifestations pacifistes évidemment, c'est juste aller dans les rues avec des pancartes et vous voyez, dire voilà, avoir des petits slogans pour le droit des femmes, c'est juste pour montrer, enfin voilà, il y a plein de choses qui se font comme ça, ça s'appelle des mouvements féministes et c'est donc pour défendre tout ce qui est la cause des femmes. Est-ce que vous, ça vous intéresserait d'aller dans ce genre de mouvements ?

Interviewée D : Oui, pour vraiment défendre, pour parler vraiment à les parents qui livrent, les enfants comme ça. Ce n'est pas bon.

Ilana : Vous voyez, il y a des groupes de discussions qui se font, notamment, vous avez peut-être été au GAMS? Non, vous n'avez jamais été au GAMS?

Interviewée D : C'est quoi?

Ilana : C'est une ASBL, une organisation, et c'est principalement pour les femmes qui ont subi l'excision, mais elle parle aussi du mariage forcé, etc. Parce que le mariage forcé, il y en a beaucoup en Guinée aussi, vous voyez où il y a l'excision en Guinée. Et donc, ils font des groupes de discussions. Si vous voulez, la prochaine fois qu'ils viennent au centre, on peut regarder pour vous y inscrire. Et eux, c'est des petits groupes de discussions, vous discutez entre femmes de ce que vous avez envie, finalement, vous partagez votre expérience ou pas, mais vous pouvez vous sentir aussi entendus parce qu'il y a d'autres femmes qui ont vécu, comme je vous disais, d'autres choses, enfin de la même chose que vous, pour peu de similitudes. Et puis, il y a des actions qui se font aussi, il y a des choses qui sont mises en place, vous voyez, il y a sur les réseaux sociaux, je ne sais pas si vous êtes un peu sur les réseaux sociaux, TikTok, Instagram, tout ça, mais il y a aussi beaucoup de choses qu'on voit passer, des femmes africaines qui expliquent leur histoire et qui le montrent au public pour essayer justement qu'il y ait des choses mises en place en Afrique pour abolir tout ça. Il y a, par exemple, un très beau documentaire d'une femme ivoirienne. Mais vous savez, je vais vous donner une petite lueur d'espoir peut-être, donc il y a une femme ivoirienne, donc vous voyez en Côte d'Ivoire, il y a aussi beaucoup de mariages forcés, excision, et donc dans son... Donc elle a fui, elle est canadienne maintenant, elle a la nationalité canadienne, et elle a fait un reportage sur l'excision, etc., sur ce qu'elle avait vécu, et elle a expliqué qu'elle avait réussi à sensibiliser sa maman au fait que l'excision, ce n'était vraiment pas quelque chose de bien, et les mariages forcés non plus, et dans son village, c'est interdit maintenant d'exciser les petites filles, elle a réussi dans son village à faire en sorte que ce soit interdit. Donc vous voyez, ce sont des petites victoires, mais voilà, je pense, petit à petit, il faut y croire, et si vous, à votre échelle, vous pouvez trouver quelque chose qui vous donne espoir, voilà, je pense qu'il faut aussi essayer de le trouver.

Interviewée D : Je peux parler, je peux parler ça pour vraiment, pour les parents qui livrent, les enfants comme ça, c'est pas une bonne manière, c'est pas une bonne manière, parce que vous, vous, aujourd'hui vous livrez des enfants pour de l'argent, les messieurs là vont vous donner beaucoup d'argent, mais vous savez pas quelle souffrance... Vous avez sacrifié à l'aide de quelqu'un. Vous avez sacrifié votre fille pour l'argent, vous savez pas quelle souffrance, parce

que moi j'ai souffert des jours et des années. Il y a des fois au moment où les autres, moi je me lave même pas avec de l'eau chaude, même il fait froid, il faut que je me lave avec de l'eau froide, pour que je sois à l'aise, pour que je sois tranquille. Il y a des fois au moment où les autres sont endormis, moi je suis à l'extérieur pour vendre l'air, tout ça c'est la souffrance. Alors vraiment, il s'agit de parler, ces choses, il y a des parents là, vraiment il faut parler, parce que vous avez la chance d'avoir de l'argent, mais vous savez pas vous débrouiller l'enfant, comment la vie, sa vie sera comment.

Ilana : Vous démolissez la vie de quelqu'un.

Interviewée D : Donc moi je dis, à tout le temps je vous donne vraiment chapeau à vous et merci, parce que pour moi j'attendais déjà au niveau que j'avais déjà, je parlais à tout le temps. Vraiment c'est les bons dieux qui vont vous bénir, les bons dieux vous bénissent à part d'avoir vraiment l'Association Belge, parce que si j'étais dans vos pays, mais c'est grâce à vos suivis, avec qui j'ai suivi, j'ai parlé devant vous, et même j'ai parlé comme ça, sans médicaments je n'aurais pas bien passé, sans médicaments je n'aurais pas dormi. Jusqu'aujourd'hui je prends des médicaments psychiatriques.

Ilana : Ça si c'est pour vous aider, ça sera un temps, et c'est important de le faire, si vous vous sentez mieux avec, et je pense que petit à petit vous allez voir, que vous allez trouver aussi quelque chose, vous allez avoir un projet en Belgique, vous parliez de formation tout à l'heure, vous allez suivre une formation bientôt, vous allez pouvoir faire des choses, et construire votre vie ici, et un peu, je pense que vous n'oublierez jamais ce qui s'est passé au Congo évidemment, mais je pense que vous allez aussi pouvoir avoir un projet de vie ici, et ça c'est très important pour vous, pour pouvoir vous épanouir.

Interviewée D : Je suis née bonne, sans maladie, sans anomalie, aujourd'hui je suis venue traumatisée, je suis venue avec une anomalie, tout ça c'est grâce à mes parents, tout ça c'est pour la pauvreté, moi j'ai dit chapeau à vous, vous êtes trop jeunes, il faut forcer, vous réveillez très tôt pour venir travailler, c'est très bien, c'est une bonne chose madame, mais vous aussi, vous trouverez aussi quelques choses à avoir, c'est pas une histoire que j'ai entendu d'autres familles, c'est une histoire que moi j'ai pas, c'est moi qui ai vécu ça, la pauvreté, vous pouvez faire n'importe quoi, moi je suis l'enfant des pauvretés, c'est la pauvreté

Ilana : C'est la pauvreté qui vous a mis dans cette situation, c'est ça,

Interviewée D : la pauvreté de mes parents, la pauvreté m'a livrée, il faut que je sois comme ça, dans mon travail, vraiment courage à vous, courage.

Ilana : Mais vous trouverez aussi de toute façon un travail par la suite, et je pense que vous avez fait le plus difficile dans votre parcours, maintenant ici c'est une vie, vous avez beaucoup de courage, je pense que toutes les personnes qui sont ici, on peut le dire, c'est que vous êtes des personnes courageuses, et que vous saurez toujours retomber sur vos pieds, et trouver une solution, et vous faire vivre ici en Belgique, et peut être fonder une famille, trouver quelqu'un, un mari que vous aimez, ou avoir une famille, comme vous dites, vous avez rencontré votre copine, que vous voyez à Charleroi, c'est peut être pas de votre famille vraiment, mais vous pouvez la considérer comme votre famille, et même peut être ici, vous liez aussi des liens d'amitié avec certains résidents, je suppose que dans votre chambre ça se passe relativement bien, et ça c'est important je pense, de vous soutenir les uns les autres. Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter ? Est-ce que vous avez encore quelque chose à dire ?

Interviewée D : Ce n'est vraiment pas facile. J'ai abandonné, je ne sais pas. Mon frère où est-ce qu'il est ? C'est ça qui me traumatise ... Je pense toujours à mon frère Mes parents sont déjà âgés. Mon frère, je pleure tous les jours quand je vois ma vie, je vois comment je suis devenue, ça n'a rien fait à la vie, je suis devenue comme une vieille, tout le temps de passer, depuis 6 ans, depuis à Grèce, toujours de penser, toujours de penser.

Ilana : J'imagine que c'est une épreuve terrible, et je sais que c'était difficile pour vous d'en parler. Je vous souhaite d'avoir des nouvelles de votre frère, et je serais là pour vous aider au besoin. N'hésitez pas à venir me voir pour qu'on discute, qu'on organise des activités ... Je sais que vous aimez ça

Interviewée D : oui ça me fait toujours du bien de sortir du centre, merci pour tout Madame Ilana. Vous tous, merci, vous êtes des belles personnes en Belgique

Ilana : Merci à vous pour votre temps et votre participation, bonne fin de journée

Interviewée D : oui merci

Retranscription interviews E et F

Ilana : Donc, je lance l'enregistrement. Donc, déjà, merci de participer à cet entretien. Cet échange, en fait, il vise à mieux comprendre votre parcours, vos expériences et vos réflexions. Toutes vos réponses, donc, comme je vous l'ai expliqué, elles seront anonymisées et confidentielles. Vous êtes en droit d'arrêter l'entretien à tout moment, évidemment. Si vous n'êtes pas obligé de répondre à toutes les questions, s'il y en a auxquelles vous ne voulez pas répondre ou que vous ne savez pas répondre, il n'y a pas de souci. On va principalement aborder les difficultés que vous avez pu rencontrer en tant que femmes migrantes et vos perceptions par rapport aux inégalités que vous avez pu vivre en tant que femmes. Donc, j'ai d'abord besoin juste d'une petite présentation de chacune d'entre vous. En quelques mots.

Interviewée E : Moi. Euh, on dit bonjour ou bonsoir.

Ilana : Comme vous voulez.

Interviewée E : Bonjour, moi, mon nom c'est ****. Je suis demandeuse d'asile. Je suis au centre Croix-Rouge de Genappe. Je fais une formation pour apprendre à lire et écrire.

Ilana : D'où vous venez ?

Interviewée E : Je viens de Guinée-Conakry. Je suis venue de Guinée-Conakry.

Ilana : Voilà. Parfait.

Interviewée F : Moi c'est ****. Je suis sierraléonaise, d'origine guinéenne.

Ilana : Ok. Je prends juste parce que mon questionnaire est là. Alors comment est-ce que vous décririez votre vie ici en Belgique ?

Interviewée E : La souffrance ou quoi ? Moi, lorsque je suis venue premièrement, je ne connaissais pas quelqu'un d'autre. La personne qui m'a amenée, elle m'a envoyée jusqu'au

Paccheco. Elle m'a débarquée là-bas. Elle m'a dit qu'il fallait aller ici pour demander. Le jour-là, j'y étais. Elle m'a demandé mais je pleurais parce que je ne connaissais personne. Après, elle m'a demandé si j'avais une famille ici. Je dis que je n'ai personne d'autre ici. Après, elle m'a envoyée à l'autre côté.

Ilana : Arianne ?

Interviewée E : Arianne, c'est ça. Je passais une nuit là-bas. Je pars et je dormais toute la nuit. J'étais assise jusqu'au matin. Après, elles m'ont envoyée en bus pour m'envoyer à Petit-Château. Là-bas, j'ai fait 6 mois. C'est là-bas que j'ai rencontré mes copines. Elles m'ont dit que j'allais rester ici un peu avant de partir demander de l'asile. Après, elles m'ont dit de ne pas se soucier et de ne pas pleurer. Malgré tout, il n'y a personne ici. Mais nous, on est là pour toi. Jusqu'à après, on a encore resté là-bas. On était 4 personnes. Elles ont envoyé 2 personnes ici. Notre assistante qui est là-bas, elle a dit que comme tout le temps, elle ne pouvait pas se séparer. Là où elle allait partir, tu allais partir là-bas. C'est pour ça qu'elles m'ont envoyée ici. Nous deux avec Pierre, ici encore.

Ilana : C'est vrai oui, je me souviens que vous étiez arrivées en même temps avec Pierre. C'est pour ça.

Interviewée E : Lorsque Pierre quittait, elle voulait que je parte avec elle. Comme elle a sa famille ici. Je lui ai dit que comme j'ai habité avec les autres d'ici, ça va aller. Je peux rester sans me stresser. C'est comme ça. Ce n'est pas facile. Depuis que je suis venue dans la chambre, pour dormir, je n'arrive pas à dormir. Parce que les gens qui sont là-bas, ils restent ouverts jusqu'à 2 heures. Quand tu parles, ils te parlent comme tu es nouvelle, tout ça là. Jusqu'à... Maintenant, ça va.

Ilana : Donc maintenant, vous diriez que votre vie en Belgique est plutôt calme ?

Interviewée E : Oui, ça va. Maintenant, ça va. Depuis que je suis arrivée ici, ça va. Tout le monde que j'ai croisé ici, ils sont gentils avec moi. Les gens qui travaillent ici, les responsables de nous. Tout le monde, ils sont gentils avec moi. C'est pour ça que maintenant, ma tête est libre. Je pars encore à l'école. Avant, même si je voyais mon nom écrit là-bas, je ne le connaissais pas. Maintenant, je veux passer sans comprendre que c'est mon nom. Maintenant,

je connais. Quand je vois mon nom, je sais que c'est mon nom. Je sais encore écrire mon nom sans faire référence pour regarder. Ils nous travaillent pour faire.

Ilana : Ça, c'est très bien.

Interviewée E : Je suis contente de tout ça. Parce que je n'ai jamais fréquenté l'école lorsque j'étais chez moi.

Ilana : Et donc, comment est-ce que vous décrierez votre vie en Belgique?

Interviewée F : Au début, ce n'était pas facile. Parce que quand tu viens d'un endroit que tu ne connais pas, c'est différent. Dans notre pays, c'est vraiment, vraiment différent. Ma première fois venant ici, j'ai dit, ça, c'est quoi ça? Je suis dans quoi? Je ne connais rien, gauche ou droite. Personne. Parce que moi, j'ai mes amis. Oui, j'ai des amis ici. Parce qu'on a quitté le même pays. On était, on a quitté le même village. Oui, j'ai des amis ici à cause d'eux. Ils m'ont montré beaucoup de choses, mais ce n'était pas facile.

Ilana : Il faut un temps d'adaptation.

Interviewée F : Oui. Pour moi, la première fois que j'ai demandé l'asile, comme elle a dit, moi aussi, c'est le jour que je suis venue même. Sur le même jour que j'ai demandé l'asile. Donc, c'était le 10 septembre 2004. Sur le même jour que j'ai demandé l'asile. Je suis venue avec des personnes qui demandaient. Et ils parlaient bien le français. Parce que moi, ils ont demandé et nous ont montré là aussi. On a parti demander, moi aussi. Comme elle a dit, après Pacheco, là-bas, on a parti à Ariane. J'ai passé une nuit là-bas. Après le matin, il y a un bus qui est venu nous prendre. Nous tous qui avons demandé le jour-là. On était plein dans le bus. On est partis à Petit Château. Il y a d'autres qui sont partis à Ariane. D'autres qui sont partis à l'un des autres centres. Moi, je suis restée là-bas à Petit Château. J'ai fait là-bas un mois, une semaine. Elle m'a trouvé là-bas. Elle m'a laissée là-bas.

Ilana : Vous êtes arrivée avant Mme *** ?

Interviewée F : Ici, oui. Moi, j'ai fait là-bas juste un mois, une semaine.

Interviewée E : Moi j'ai fait 6 mois là-bas. Parce que tout le temps, quand l'assistante a dit qu'elle ne voulait pas me séparer avec mes copines.

Ilana : Oui du coup elle cherchait un endroit où il y avait deux places.

Interviewée E : Oui. Elle ne pouvait pas m'envoyer ailleurs parce que rarement, je sors au centre. Tout le temps, elle me voit là-bas. Comme ici. C'est pour cela que je ne pars pas prendre le congé pour aller. Je ne vais pas là-haut aller. C'est pour cela que je préfère rester ici. Je ne sais pas quoi faire en bas. Je suis sur mon lit là-bas. Je regarde mon téléphone. C'est pour cela que notre assistante a dit que non. Tu ne peux pas aller seul comme tu ne connais pas ici. Un jour, même pour aller à Rosier là-bas, pour la première interview, j'ai perdu là-bas. Comme à rentrer au Petit-Château. J'ai pleuré, j'ai croisé à quelqu'un d'autre.

Ilana : Mais ce n'est pas facile de se retrouver quand on ne connaît pas.

Interviewée E : Et puis il m'a dit Tu veux aller où ? J'ai dit que j'habite au centre du Petit-Château. Il m'a dit que j'allais te ramener. Après, il m'a envoyé. Il m'a emmené là-bas. Après, j'ai trouvé que tous mes 3 copines, elles ont âgé plus que moi mais je suis tellement d'accord avec eux. Je me sens bien avec eux. Après, ils sont sortis pour me chercher. Vers 17 heures, ils ont parti pour me chercher. Je croisais avec eux. C'est comme ça. Vous connaissez Nadège, non ?

Ilana : Oui oui

Interviewée E : C'est pour cela, Nadège, elle se déplace malgré qu'elle a quitté ici pour venir me tresser. Lorsque j'ai quitté l'hôpital, elle m'a dit qu'elle voulait venir me chercher pour m'envoyer ses aides là-bas. Mais comme Pierre, son frère, a dit qu'il allait venir me chercher, je lui ai dit que je devais rester au centre. Parce que si je pars sur l'autre, je vais laisser sur l'autre. Elle allait dire que j'ai choisi l'autre. Je lui ai dit que je devais rester au centre. Pour cela, l'autre, je lui ai dit, Nadège, pourquoi tu te déplaces pour venir traiter celle-là ? Elle ne paye rien. Elle a personne ici, sauf moi, avec Pierre, sa famille ici.

Ilana : Oui, évidemment. Est-ce qu'il y a des moments pendant votre vie où vous avez ressenti une forme d'injustice par rapport au fait que vous étiez une femme ? Est-ce que vous avez senti un traitement différent à un moment dans votre vie parce que vous étiez une femme ?

Interviewée E : Ici, en Belgique ?

Ilana : Dans toute votre vie, en général.

Interviewée E : Au pays, là-bas, j'ai eu beaucoup de souffrance. Parce que je ne connaissais pas ma maman. J'ai grandi avec ma marâtre. Elle me faisait subir beaucoup de choses. Je n'aime pas parler de tout ça.

Ilana : Vous n'êtes pas obligée d'en parler. Vous ne devez pas raconter. Juste dire si vous avez eu des expériences différentes parce que vous étiez une femme.

Interviewée E : J'ai eu beaucoup de souffrance avec elle.

Ilana : Vous pouvez vous arrêter là, il n'y a pas de souci. Vous ne devez pas rentrer dans les détails.

Interviewée E : Je n'ai même pas envie de parler avec ma famille. C'est pour cela que quelqu'un m'a demandé. J'ai dit que je n'ai pas de famille.

Ilana : Votre famille, c'est celle que vous avez construite ici, en Belgique, finalement. Avec Pierre, Nadège, Fatoumata.

Interviewée E. : oui oui exactement

Ilana : Est-ce que vous avez déjà été amenée à vous engager par exemple dans un mouvement politique, dans une cause, dans quelque chose comme ça ?

Interviewée E : Chez moi ?

Ilana : Dans votre vie, mais en général ici en Belgique peut-être que vous avez déjà fait des choses pour les femmes. Est-ce que vous êtes déjà engagée quelque part ?

Interviewée E : Non.

Ilana : Non jamais ? Est-ce que ce serait quelque chose qui vous intéresserait par rapport à votre vécu, par rapport aux inégalités que vous avez pu voir ? Est-ce que vous pourriez vous dire si vous seriez engagée pour aider les femmes ou aider une autre population, les enfants ?

Interviewée E : Oui, j'aimerais. Mais je ne sais pas si ce sera possible parce qu'il y a certains soucis si tu ne connais pas lire bien, tu ne peux pas le faire.

Ilana : Oui, mais après ça s'apprend évidemment. Vous êtes en train de regarder à tout ça. Donc évidemment. Mais donc pour vous, vous diriez étant quelqu'un d'engagée, vous voulez changer les choses peut-être, espérer faire une vie meilleure pour les gens au Guinée, je ne sais pas. Est-ce que vous aimeriez pouvoir changer les choses si vous le pouviez ?

Interviewée E : Moi si je pouvais pour forcer les hommes à se marier obligatoirement pour maltraiter les femmes. Tout ça, moi je n'aime pas.

Ilana : Donc ça vous aimeriez bien par exemple pouvoir lutter contre ça ?

Interviewée E : Oui.

Ilana : D'accord. Est-ce que vous trouvez que certaines émotions ont joué un rôle dans votre parcours ? Est-ce que par exemple, il y a certaines émotions que vous avez ressenties qui vous ont permis d'agir, de faire quelque chose, de bouger ?

Interviewée E : Oui. Pour le travail ou quoi ?

Ilana : Pour n'importe quoi.

Interviewée E : Oui, oui. Des fois, oui. Je pense à beaucoup de choses, mais je ne les ai pas.

Ilana : Ok. La question sur laquelle on s'était, je demandais si dans votre parcours vous aviez ressenti des formes d'injustice ou de traitements différents parce que vous étiez une femme.

Interviewée F : Ici ?

Ilana : Dans votre vie en général, ce que vous voulez bien partager évidemment. Et il ne faut pas rentrer dans les détails, parce que...

Interviewée F : Non, ici quand même, je n'ai jamais ressenti ça. Mais au pays, oui. Il y a beaucoup de différences entre l'homme et la femme.

Ilana : Ok. Au niveau éducation, au niveau droit ?

Interviewée F : Oui.

Ilana : Et comment est-ce que vous vous sentez par rapport à ces inégalités que vous avez vécues ? Quelles étaient les émotions que vous aviez ? De la colère, de la tristesse ? De l'injustice ? Je sais pas ?

Interviewée F : tout ... Vraiment tout, c'est tellement dure la vie en Afrique ...

Ilana : Au niveau de l'éducation, au niveau du droit ?

Interviewée F : vraiment tout, tu sais parce que t'es une femme en Afrique, tu auras pas de droit. C'est toujours les anciens, les hommes qui vont décider pour toi. On te laisse pas le choix. C'est pas facile vraiment

Interviewée E : Chez nous c'est pas facile, même si tu avais une opinion, tu peux pas dire. Tu restes pour soumettre comme ça, même si tu as raison, tout le monde sait que tu as raison, mais tu restes dans le mensonge pour que tu te soumettes et on ne donne jamais raison à une femme.

Ilana : Oui donc c'est vraiment un sentiment de soumission que vous avez ? Par rapport à l'homme du coup ?

Interviewée E : oui. Moi c'est pour cela j'ai été habituée comme cela, quand quelqu'un me parle si ça me convient pas, je te dis pas, je ne dis pas c'est faux, je ne dis pas c'est mal.

Ilana : Oui, vous essayez pas de débattre.

Interviewée E : Oui, je pars, je te laisse avec ton... là où tu es, tu restes, je continue, parce que ça va souffler ma tête, au lieu de tout ça là, je te laisse, c'est ce que tu penses dans ta tête, tu fais ça.

Ilana : Et du coup, par rapport aux situations que vous avez pu vivre, encore une fois, je n'ai pas besoin de savoir les détails, mais est-ce que ces situations que vous avez pu vivre, où il y avait de grosses inégalités, est-ce qu'après ça vous avez remis certaines choses en question ?

Interviewée F : j'ai pas compris, désolée

Ilana : Vous voyez, par exemple, il y en a qui m'ont dit, elles ont vu dans leur pays des inégalités entre les hommes et les femmes, et donc elles ont commencé à remettre des choses en question, elles ont rejoint un parti politique pour pouvoir vouloir changer les choses. Est-ce que vous, à un moment donné, vous vous êtes dit qu'il fallait faire quelque chose pour résoudre ces inégalités ?

Interviewée F : On ne peut pas faire ça. Tu ne peux pas faire des choses comme ça. Tu n'as pas l'éducation, tu n'as personne derrière toi.

Ilana : Et est-ce que maintenant, comme j'ai aussi demandé à Mme ****, est-ce que vous verriez peut-être vous engager dans une cause pour justement défendre toutes ces inégalités que vous avez pu voir pendant votre vie ? Oui, ici en Belgique.

Interviewée F : Oui, oui.

Ilana : Vous avez déjà participé à ce genre de groupe de discussion ?

Interviewée F : Non.

Interviewée E : Moi, tout ce que j'ai assisté, c'est lorsque l'on était partis à Louvain-la-Neuve.

Interviewée F : oui c'est vrai c'est juste ça ! Quand on est allée regarde le film du GAMS

Interviewée E : Oui seulement ça j'ai fait ici avec Genappe. Pas Petit-Château. Parce que quand tu demandes quelque chose, je dis que non. Quand vous partez au centre définitif, c'est là-bas qu'ils vont vous proposer des choses. Même pour étudier, là-bas, il y avait des profs qui venaient parfois et qui ne venaient pas. Ici, ce n'est pas garanti, mais quand vous quittez ici, ça ira.

Ilana : Et donc, par exemple, des activités comme on avait fait avec le cinéma, vous étiez venu aussi au cinéma au GAMS ?

Interviewée F : oui oui j'étais venues

Interviewée E : et c'était le jour là que Madame Brenda a perdu la voiture. On est partis pour chercher le camionnette.

Ilana : oui qui a perdu la voiture. Et ça, ce genre d'activité, pour vous, ça a du sens ? C'est important ?

Interviewée E : Oui, c'est important. Parce qu'en Guinée, ça, c'est leur coutume. Même si tu n'es pas concentrée, ils prennent ton enfant pour aller faire une excision. Il y a beaucoup qui saignent jusqu'à perdre leur vie. Et puis, ils disent que si tu ne fais pas l'excision, tu n'es pas une bonne femme. Ils ont fait ça comme leur coutume. Il ne finit pas. L'autre, il est fatigué encore pour accoucher.

Ilana : Oui, évidemment. Du coup, est-ce que certaines émotions ont joué un rôle dans votre parcours ? Est-ce que, par exemple, il y en a qui m'ont dit que la peur avait joué beaucoup parce que c'était ce qui leur avait permis de quitter leur pays ? La colère aussi avait joué à certains moments. Est-ce qu'il y a des émotions qui vous ont aidé dans votre parcours ?

Interviewée F : À faire quitter ?

Ilana : Oui, à faire quitter, ou même par la suite, peut-être maintenant, qu'il y a des émotions qui jouent et qui vous permettent de tenir le coup ?

Interviewée F : Tout ce que j'ai vécu au pays, c'est avec ça. Je suis traumatisée de ça, je fais des cauchemars, j'ai eu peur pour ma vie là-bas. Je n'avais pas le choix de quitter. J'ai quitté mes amis et ma famille, mais ... Je peux pas dire, la Guinée, la vie en Guinée c'est dure Madame Ilana. On a peur pour nous

Ilana : Et quelles sont les émotions que vous avez ? De la tristesse ? De la colère ?

Interviewée F : Tristesse, seule ...

Interviewée E : Abandonnée.

Interviewée F : abandonnée oui, vraiment ça. Tu n'es pas personne, parce que quand tu as perdu tes parents, et tu n'as pas de grande sœur ou grand-frère, c'est pas facile.

Interviewée E : Moi, il y a un monsieur qui habitait à côté de nous. Il m'a appelé, il m'a dit, aide, ici, c'est vous, ou bien tu es venu ici pour travailler, pour trouver de l'argent. Je le regardais beaucoup, je lui ai dit, ici, c'est moi. Il m'a dit, aide. Il m'a dit, non, mais j'ai parlé avec quelqu'un d'autre, il m'a dit, ici, c'est vous, mais tu es là comme quelqu'un qui est sorti pour, comment on dit ça ?

Interviewée F : pour chercher de l'argent ?

Interviewée E : pour travailler pour quelqu'un, pour trouver manger. Il a dit, c'est comme ça. Il m'a dit, parce que moi, j'ai perdu ma maman, j'avais que deux mois. J'ai resté avec ma marâtre, c'est là-bas. C'est là que j'ai grandi un peu, que j'ai compris, oui. Parce que je vois avec leurs enfants, c'est pas comme avec moi. Et puis je vois encore mes copines avec leurs mamans, je me sens, et j'ai dit, moi, je ne me vis pas avec ma maman.

Ilana : C'est en vous comparant aux autres que vous vous êtes rendu compte que votre situation n'était pas la même ?

Interviewée E : oui ... Il y avait dans notre quartier 20 filles. C'est moi seule qui n'ai pas été à l'école. Parmi nous, les 20 filles là.

Ilana : Vous, vous avez eu accès à l'éducation ?

Interviewée F : Oui, un petit peu. J'ai fait l'école jusqu'à la cinquième année. J'ai sorti là-bas.

Ilana : Et est-ce que vous pensez qu'il y a certaines émotions qui vous ont poussé à réagir, à parler autour de vous, à peut-être demander de l'aide ?

Interviewée F : Là-bas ?

Ilana : Ou ici, dans votre vie en général ?

Interviewée E : Moi, il y avait l'autre, le frère de mon papa. Lui aussi, il est méchant, pur. Parce que comme les autres nous donnent quelque chose, ce qu'ils disent, c'est ça. Le vieux encore, il est derrière ça. Quand il nous donne quelque chose, il dit que non, non, non, c'est eux qui ont raison, tout ça. Moi, j'ai habué comme ça. C'est pour ça, quand il dit que j'ai pas raison, je laisse, je continue. J'ai oublié.

Ilana : Vous préférez écraser et pas débattre avec quelqu'un qui vous dit que vous avez tort ? Si vous avez habué finalement à vous taire.

Interviewée E : Même ici, deux fois, il y a... Lorsque je suis venue, il y a deux filles ici. Elles me provoquaient tout le temps, tout le temps. Elles montent, elles descendent. Je dis, moi, c'est pas pour que j'ai peur de vous. Je dis, moi, je connais mon père. Parce que quand je commence à discuter, je peux pas me taire. Vaut mieux que je vous ignore, vous restez comme vous êtes, ou vous faites votre vie. Jusqu'à finalement, ils ont retourné, ils m'ont demandé pardon, ils m'ont dit bonjour. Ils voulaient s'asseoir avec moi, mais comme je les connais depuis deux heures, comment ils sont, je n'accepte pas. Dès qu'ils viennent pour s'asseoir, je dis bonjour, je me lève, et je fais quelque chose, je prends mon téléphone, je fais comme ça, même si je ne parle pas, je quitte.

Ilana : Vous préférez éviter les conflits ?

Interviewée E : Oui oui

Ilana : Évidemment. OK. Vous avez quelque chose à ajouter ?

Interviewée F : Je vais répéter, moi. Ici, il y a des personnes qui... J'ai même oublié la question. Répétez la question s'il vous plaît

Ilana : Du coup, c'était... Est-ce qu'il y a certaines émotions qui vous ont poussé à réagir, à agir, à en parler autour de vous ? Voilà, peut-être... Encore maintenant, je sais pas, ou est-ce que vous trouvez que peut-être parfois ça a été un frein ? Est-ce qu'il y a certaines émotions qui vous freinent dans ce que vous voulez dire ou faire ?

Interviewée F : Oui, moi, quand même, tout ce qu'on me faisait, j'ai parlé, mais comme j'ai personne pour m'aider, c'est ça le problème.

Ilana : Au pays, alors ?

Interviewée F : Oui, au pays. On est seule au pays, on en parle parfois, mais personne peut nous aider

Ilana : Vous n'aviez personne de confiance à qui en parler ?

Interviewée F : J'avais... La personne que j'ai fait, la confiance qui m'a aidée, ils avaient un ami, sa mère et ma mère étaient des amis depuis l'enfance, c'est eux. Quand il y a quelque chose qui se passe, je parle avec eux, et ils me soulagent, ils font comme ça, c'est comme ça, restent tranquilles, et ils rentrent encore.

Ilana : Et c'est eux qui vous ont aidé à vous donner l'idée de venir ici en Europe ou pas spécialement ?

Interviewée F : Non non c'est pas eux

Interviewée E : Moi dans ... Y a ... Le papa de ma... J'ai une copine là. Papa, ils ont beaucoup d'argent, parce que tout le temps, ils m'aidaient, ils m'ont aidée de venir ici. Ils ont dit qu'ils allaient m'aider si je voulais quitter. Parce qu'un jour, j'ai dit, moi, je suis fatiguée, même si je meurs, c'est mieux pour rester.

Ilana : Ça, vous l'avez dit à votre copine ?

Interviewée E : Oui, j'ai dit ça. Après, elle est partie pour dire ça à son papa. Elle m'a appelée pour m'expliquer tout et tout.

Ilana : Et donc, c'est eux qui vous ont aidé, qui vous ont donné l'idée de venir ici ?

Interviewée E : Oui, ils ont dit... Après, comme moi, j'entendais le nom de Belgique, France. Je ne connais même pas. Même mon propre capitale, je ne connais pas. Plus fort de raison, en dehors de mon pays. Après, d'autres disent qu'il faut partir en Belgique. J'ai dit, tout là-haut, ça va être bon pour moi. C'est comme ça que je suis venue.

Ilana : Donc, vous êtes arrivée en Belgique un peu par hasard ?

Interviewée E : Oui, ils m'ont envoyée jusque là-bas. Ils m'ont dit que c'était ici. J'ai vu beaucoup de gens qui étaient arrêtés en train d'entrer là-bas. J'ai dit, il y a quoi ici ? Ils m'ont dit que c'était là-bas où j'allais être arrêtée pour demander. J'avais juste un sac à dos comme ça. Je suis partie pour demander. C'est comme ça que j'ai arrivé.

Ilana : Vous aussi, c'était par du coup du bouche à oreille que vous avez entendu ?

Interviewée F : Parfois, je me demande comment je suis venue. Parfois, quand je me suis assise, je me dis, comment je me suis retrouvée ici ? Parce que c'est quelque chose que je ne pensais même pas.

Ilana : Vous ne pensiez pas que c'était possible de faire ça ?

Interviewée F : Oui, je ne pensais même pas. À mon rêve, je ne pensais même pas. C'est la souffrance qui a poussé ça.

Interviewée E : Celle qui demandait, elle me dit que toi, on dirait quelqu'un qui a peur pour quelque chose. Elle dit, il faut te relaxer. Tu respirez très bien. La dame que j'ai croisée, c'est pour cela même mon date de naissance, je ne connais même pas ce que j'ai dit. C'est pour cela que jusqu'à présent, même pour me faire un abonnement, je dois retourner pour voir, pour changer.

Ilana : Vous aviez besoin d'abord d'être en sécurité avant de... Vous ne saviez plus exactement ce qu'il en était, évidemment ?

Interviewée E : Le jour où j'avais faim, j'ai peur, je pleurais. Je n'oublierai jamais ça.

Ilana : Est-ce que vous avez le sentiment, aujourd'hui, de faire quelque chose, même à petite échelle, pour défendre les femmes ?

Interviewée E : Oui, moi, si je trouve les possibilités, oui, je vais le faire.

Ilana : Vous ne pensez pas que le fait d'avoir osé le parcours migratoire, c'est déjà un peu, en vrai, une sorte d'engagement pour la cause féministe ? Finalement, vous avez osé montrer votre désaccord sur la situation que vous viviez au pays pour venir jusqu'ici. Finalement, c'est un peu pour défendre... C'est pour défendre vous, mais pour pouvoir aussi, par la suite, continuer à vous épanouir et...

Interviewée E : Oui oui, pour aider les autres, pour se libérer là où... Là où ils ont... Il y a beaucoup de femmes qui souffrent.

Interviewée F : il y a vraiment beaucoup de femmes qui souffrent.

Ilana : Mais il y en a beaucoup qui se taisent et qui restent toute leur vie. Que vous avez osé, quand même, quelque chose. Au risque de votre vie, vous avez décidé de venir jusqu'ici, d'oser tout ça. Je pense que c'est déjà un bel acte d'engagement féministe, on peut le dire.

Interviewée F : Il y a beaucoup de souffrance.

Ilana : Et donc, est-ce que vous vous considérez comme féministe? Si vous savez un petit peu ce que c'est le féminisme?

Interviewée E : Moi, féminisme, je ne sais pas.

Ilana : Le féminisme, c'est tout ce qui va défendre la cause des femmes. C'est né dans les années 50, en Europe. Et de base, en Europe, les femmes n'avaient pas le droit de voter, pas accès à l'éducation. Et donc, elles se sont battues pour avoir ces accès-là. Elles ont manifesté, elles ont fait beaucoup de choses, elles ont créé des mouvements pour pouvoir avoir accès à l'éducation, pour pouvoir voter, pour ne plus être sous le tutelle du mari, et pouvoir ouvrir un compte en banque, travailler, etc. Et donc, au fur et à mesure, ces droits ont évolué. Et puis après, il y a eu toute une vague d'afroféminisme, avec les esclaves qui ont été envoyés aux Etats-Unis, etc. C'est une race beaucoup née aux Etats-Unis, cet afroféminisme. Mais pareil, c'était pour abolir l'esclavage, et l'esclavage des femmes en règle générale. Le féminisme, ça regroupe tout ça. L'afroféminisme, c'est plus pour défendre le droit des femmes africaines, qui vont être stigmatisées du fait qu'elles sont étrangères, et du fait qu'elles soient femmes. Il y a différentes notions. Est-ce que vous vous diriez comme quelqu'un de féministe ? Ou afroféministe ?

Interviewée F : Pour faire des choses-là, c'est bon. Mais c'est pas facile. Tu sais, quand tu viens ici, tu as vécu ici, tu as vu la vie ici. Comment les gens sont ici, là ? Quand tu pars au pays, si tu parles quelque chose, c'est problème. Oui, oui. C'est parce que tu es venu en Europe, tu as changé. Il y a d'autres femmes, même si tu veux les aider, elles vont te dire, c'est parce que toi tu es venu là-bas, c'est pour cela que tu viens nous dire quelque chose ici. Tu ne peux pas nous aider, c'est juste pour nous parler.

Ilana : Oui, pour faire la leçon de ce que vous avez pu apprendre en Europe.

Interviewée E : Oui, c'est ça. Oui, si on a l'occasion, c'est bien de faire ça.

Ilana : Pour vous, c'est quand même important de sensibiliser les autres à ces causes-là. Oui, oui. Et donc de parler, d'un peu montrer les réalités de ce qui se passe en Afrique.

Interviewée E : Oui oui

Interviewée F : évidemment oui. Oui, comme une exemple, quand je parle avec mes copines là-bas, quand je dis à quelqu'un, tu sais ici, l'homme travaille, la femme travaille. L'homme fait la cuisine, la femme fait la cuisine. Tout.

Interviewée E : Mais chez nous là-bas, tout ça, c'est les femmes. Mais quand je parle ça, tu dis, non, non, non. Je dis, je sais, non. Même ici, il y a des gens qui ont vécu ici beaucoup. Quand ils parlent là-bas encore, on dirait que c'est leur mémoire qui est effacée, parce que lorsque je suis venue ici, j'ai vu tout ça là. Mais quand ils parlent là-bas, ils continuent pour moi, pour se montrer comme en Afrique là-bas, pour dire à quelqu'un, il faut faire ça, il faut faire ça. Même l'autre jour, il y a une dame ici, son mari. Il y a le riz qui est à côté là-bas. Viens voir le riz là. Je crois que jusqu'à présent, vous êtes au pays. Arrêtez ça, vous aussi. Il faut savoir vivre un peu.

Ilana : Et donc, pour vous, quelle est la situation la plus normale entre la situation de la femme au pays et la situation ici ?

Interviewée E : C'est pas la même chose. Ici, c'est très bon. Parce que chacun, quand il rentre, c'est toi qui fais la cuisine. Toutes les personnes qui rentrent, tu fais la cuisine sans problème. Mais en Afrique, tu ne peux pas faire ça. Même s'il y a quoi et quoi faire, c'est toi qui fais tout.

Interviewée F : Là-bas, on te dit qu'il faut être responsable. Tout ce que ton mari te demande, il faut faire. Sans discuter, sans rien dire. C'est pour ça que là-bas, c'est la femme qui fait tout. Même si le mari est là, c'est toi qui vas envoyer la nourriture, envoyer l'eau. S'occuper des enfants. S'occuper des enfants. Amener à l'école. Elle va finir de manger, c'est toi qui vas dégager de tout ça. C'est toi qui vas faire tout, la femme. C'est les femmes comme ça, on dit que c'est une bonne femme. C'est une bonne femme, oui. Ça va trouver à l'intérieur, le cœur des femmes. Elle est saine, mais elle ne peut pas dire. Elle ne peut pas dire. Parce que même si elle a laissé ses parents dire quelque chose, sa mère va lui dire que moi aussi, j'ai fait des choses pour ton père.

Interviewée E : Tu vas te retourner là-bas. Même s'il te frappe. Tout et tout.

Ilana : Et ici, vous sentez moins cette soumission de la femme.

Interviewée F : Oui, oui, même quand même. Depuis que je suis venue, je n'ai jamais resté avec un homme, je suis seule. Mais la manière dont ils voient, qu'ils entendent parler.

Interviewée E : Mais ici, ça passe.

Ilana : Ça vous donne de l'espoir sur votre vie future.

Interviewée E : Oui, oui.

Interviewée F : Oui, même si on ne sait pas ce qu'il y a dans l'avenir.

Interviewée E : oui on sait pas l'avenir ici ce sera quoi

Ilana : Oui, vous avez moins ce sentiment d'oppression que ce que vous pouviez avoir en Afrique.

Interviewée F : Oui, oui.

Ilana : Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter?

Interviewée E : Je ne peux pas dire que ça change les malheurs pour les femmes qui souffrent.

Interviewée F : Moi aussi, je n'ai rien à ajouter. Mais quand même, ce qu'on s'est discuté ici, c'est bien.

Interviewée E : Oui, oui. Ça nous donne des idées encore.

Interviewée F : Des espoirs envers nos sœurs là-bas.

Ilana : Oui, oui.

Interviewée F : Parce que moi, j'ai deux petites sœurs là-bas. Ce n'est pas facile.

Ilana : Du coup, dans le film qu'on avait été voir avec le GAMS, je trouve que c'était un film avec beaucoup d'espoir. Parce que finalement, elle avait réussi à faire changer les choses dans son délai.

Interviewée F : Elle a réussi à faire changer. Nous aussi, on est des femmes qui a vécu l'excision. On sait ce qu'est ça. Lorsque j'ai regardé le film, j'ai dit « waouh ».

Ilana : Oui, c'était beau.

Interviewée E : Moi, je me suis rappelée de moi. Parce que le jour-là, je me rappelle, je dormais. Lorsqu'ils sont venus me réveiller, j'avais une copine encore qui est venue pour vacances. Parce qu'à Sénégal encore, elle n'accepte pas pour l'excision. Elle a quitté à Sénégal pour venir là-bas pour les vacances. Ils nous réveillaient, on a dit « on part où ? ». Ils ont dit « non, non, non, vous partez quelque part, c'est pour aller quelque chose ». Après, il fait nuit comme ça, ils ont dit « non, non, taisez-vous ». On était partis là-bas. Dès qu'on est arrivés, on entendait des cris des enfants, ils pleuraient beaucoup, beaucoup. On a dit « il y a quoi ici ? ». Après, nous aussi, ils m'ont amenée là-bas. Moi, une semaine, j'ai saigné beaucoup. Tout le temps, tout le temps. La vieille dame m'a dit « toi, tu es une sorcière ». Parce que moi, j'ai fait l'excision il y a beaucoup d'années ici, ils ne m'ont pas saigné comme ça. « Toi, tu es une sorcière, tu ne voulais pas guérir ». Ce n'est pas possible.

Interviewée F : c'est pas facile l'excision, vraiment c'est ... pas les mots, c'est pas juste, pas de ... C'est tout l'excision là.

Ilana : Et puis, ça vous cause des problèmes même par la suite.

Interviewée E : Oui, oui.

Interviewée F : Ah oui, c'est pour cela que d'autres femmes, quand elles sont enceinte, elles ne peuvent pas pousser d'elle-même.

Ilana : Oui, il faut d'office, une aide médicale.

Interviewée F : Oui, c'est pas facile. Sinon, ça continue. Oui. Ça continue toujours. C'est comme ça. On ne sait pas si ça va arrêter les jours ou pas.

Ilana : Après, pour vous rassurer, il y a eu aussi des...

Interviewée E : L'autre femme qui est venu là, il a dit qu'il allait stopper ça. Mais non, non, non. Avant, j'ai vu sur Facebook, ils ont fait l'autre, comme ils ont fait l'excision à la petite. Ça fait deux mois maintenant, ils ont fait une fête, mais ils ont dit que c'était un anniversaire pour casser l'autre. Alors que ce n'est pas un anniversaire, ils ont fait l'excision à la petite.

Ilana : Oui, c'est beaucoup ancré dans les coutumes.

Interviewée E : C'est ça qui est compliqué de casser. Ce n'est pas à cause de la religion. Ça n'est pas écrit dans le Coran. Ce n'est pas à cause de la religion.

Ilana : C'est la tradition.

Interviewée E : C'est eux qui ont créé. Nous, je veux dire, à mon ethnité, moi, le peulh, parce qu'elle aussi elle est peulh, ça, je ne pense pas que ça va s'arrêter. Mon ethnité, à moi.

C'est eux qui ont créé ça, eux-mêmes. Parce que moi, tout dans le Coran, je n'ai pas vu ça, ça, c'est écrit là-bas. C'est eux qui ont cherché ça pour dire que c'est coutume, coutume pour tuer les hommes.

Ilana : Et vous pensez pourquoi? Pour quelle raison?

Interviewée E : Ils ont dit que depuis, dans leur, c'est pas arrière-arrière-arrière-famille.

Interviewée F : Il y a d'autres personnes qui disent que quand tu es une femme, tu n'as pas fait l'excision, tu vas être une femme qui aime trop les hommes.

Ilana : Est-ce que vous ne pensez pas que c'est, par exemple, aussi un peu une manière de soumettre la femme, c'est encore une fois montrer que les hommes ont le contrôle et arrivent même à faire en sorte que ce soit des femmes qui fassent l'excision, parce que c'est beaucoup

des exciseuses, je pense, si je ne me trompe pas. C'est un peu aussi une forme de soumission pour vous maintenir.

Interviewée F : Beaucoup de femmes, quand elles ont fait l'excision, elles ne veulent pas faire rapport avec les hommes, parce que ça n'a aucun sens. Elles ne veulent rien. C'est ça le problème. C'est pour ça que dans les mariages, il y a beaucoup de bagarres à cause de ça. Parce que tu ne veux pas que l'homme te touche. Tu n'as envie de rien. Et eux, ils ne savent pas ça. Même les hommes, quand ils vont, ils vont dire qu'ils ne marient pas une dame qui n'a pas fait l'excision. C'est ça le problème. Mais il y a des chrétiens, c'est bon, il y a des chrétiens qui ne font pas l'excision. Il y a des chrétiens qui ne font pas l'excision. Il y a des musulmans qui ne font pas l'excision.

Interviewée E : Oui, oui, il y a beaucoup de musulmans qui ne font pas l'excision.

Interviewée F : C'est leur coutume de l'Afrique de l'Ouest.

Interviewée E : C'est pour ça qu'un jour, il y a une famille là-bas, dès que ses enfants sont venus là-bas pour faire des vacances, elle a appelé sa famille, elle a dit, ne faites pas l'excision à mes enfants, je vais leur dire, c'est une blanchette, elle va les enfermer. C'est pour ça que les enfants, ils n'ont pas de soucis, jusqu'à ce qu'ils soient là-bas. Elle va les envoyer pour faire l'excision. Oui.

Interviewée F : On ne te prend ni pas pour aller avec toi. Même si tu as dit, aujourd'hui je vais aller chez ma tante, tu vas aller chez ta tante, ta tante va organiser pour l'excision, on te fait l'excision là-bas. Sans même dire à ta mère. Après quand ils ont fini, ils vont appeler ta mère, qu'on a fait l'excision à ta fille. La mère va décroître.

Ilana : C'est encore une fois, vous êtes abandonnée toute seule, à votre sort.

Interviewée F : Ce n'est pas facile à vivre.

Ilana : Vous êtes ici pour une vie meilleure, dans tous les cas.

Interviewée F : J'espère un jour que ça va changer.

Ilana : Il faut faire entendre votre voix, et je pense que rien n'est perdu. Si vous avez l'envie d'en parler, de sensibiliser les gens, de rejoindre des mouvements, il faut le faire.

Interviewée F : J'ai regardé ça sur Facebook. Il y avait un homme qui a fait les invités. Sur scène, c'est une scène YouTube comme ça. Ils ont fait débat à cause de ça. Oui, de l'excision. Il y avait des filles qui ont dit qu'elles n'étaient pas d'accord avec l'excision.

Interviewée E : Oui moi aussi j'ai vu ça

Interviewée F : et moi je suis pas d'accord non plus avec l'excision. Pourquoi ils ont fait ça ? Si tu rentres dans les commentaires ... Pffff

Ilana : Mais il y a de plus en plus, je vois parfois sur les réseaux sociaux, des femmes qui parlent de leur excision, qui expliquent que c'est des choses pas normales. C'est des petites choses, des petites vidéos, elles ne sont peut-être pas vues, mais c'est toujours ça, ça met une petite graine quelque part.

Interviewée E : La femme excisée c'est pas facile. Tu la vois, mais elle a l'air diminuée, tout. Ce n'est pas facile.

Ilana : Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter ?

Interviewée E : Non, c'est bon.

Interviewée F : Non ça va, j'espère qu'un jour, tout ne sera pas changé. Aujourd'hui, on est venu en Europe. On a vu ça et ça, il faut changer. J'espère qu'on va parler avec les parents qui se trouvent là-bas pour les expliquer la situation d'ici et la situation là-bas. La différence entre homme et femme. On va les expliquer la différence pour qu'ils savent bien qu'il y a une femme.

Ilana : qu'une femme n'a pas à être soumise à l'homme

Interviewée F : oui voilà

Ilana : oui. Il faut garder l'espoir en tout cas.

Interviewée F : J'espère bien.

Ilana J'espère aussi. Merci beaucoup pour votre temps. Je vous souhaite une belle fin de journée

Interviewée E : merci Madame Ilana

Interviewée F : merci, c'était chouette de parler de ça, merci vraiment

Retranscription interview G

Ilana : J'utilise juste mon téléphone parce que j'ai le questionnaire dessus. Tout d'abord, merci de participer à cet entretien. Cet échange vise à mieux comprendre votre parcours, les difficultés, les expériences que vous avez pu vivre et les réflexions que vous avez eues par rapport à ça. Toutes vos réponses, évidemment, seront anonymes et confidentielles. Vous êtes en droit d'arrêter l'entretien à tout moment et vous n'êtes pas obligés de répondre à toutes les questions. S'il y en a que vous ne savez pas répondre, vous pouvez me dire « je ne sais pas » ou peu importe la raison. Nous allons principalement aborder les difficultés que vous avez pu rencontrer en tant que femme et vos perceptions par rapport aux inégalités que vous avez pu vivre ou non. Tout d'abord, une petite présentation de vous. Votre nom, prénom, âge, origine, profession.

Interviewée G : Je suis une Congolaise. Je vais répondre à des questions. Je m'appelle ****, d'origine Congolaise. Ma vie ici en Belgique, bon, ça va. Ça va parce qu'en venant ici en Belgique, ça m'a fait peut-être oublier d'autres histoires que j'ai vécues là où j'étais. Quand je suis venue en Belgique, ça m'a fait passer à un nouveau départ, un nouveau ... quand je suis venue ici en Belgique. Avec plus d'espoir peut-être ici. Avec plus d'espoir.

Ilana : Y a-t-il des moments pendant votre parcours de vie où vous avez ressenti une forme d'injustice ou de traitement différent parce que vous étiez une femme ?

Interviewée G : Oui. Ça arrivait déjà.

Ilana : Ici en Belgique ?

Interviewée G : Non, pas ici en Belgique.

Ilana : Donc c'était au pays ?

Interviewée G : Oui.

Ilana : OK. Et comment est-ce que vous avez vécu ces situations ?_Qu'est-ce que vous avez ressenti à ce moment-là ?

Interviewée G : Mal, des douleurs, des pleurs.

Ilana : Donc de la tristesse principalement ?

Interviewée G : De la tristesse.

Ilana : OK.Est-ce que vous avez commencé à remettre certaines choses en question après ces expériences ? Est-ce que ça vous a amené une réflexion ?

Interviewée G : Oui, ça m'a amené une réflexion. Quand je suis arrivée ici...Oui, pardon. Avant, j'étais triste, trop triste. Mais quand je suis venue ici à Belgique, je me suis décidée de ne plus penser à tout ce qui m'a rendue triste._Parce qu'être triste, ça ne va rien changer dans ma vie. Je me suis décidée d'être une personne heureuse.

Ilana : OK._C'est ça. Et donc, quand vous étiez au pays, vous sentiez vraiment une grande tristesse, c'est ce qui vous a poussée à partir, à envisager un départ ?

Interviewée G : Non, par rapport à ce que j'ai vécu, quand j'ai eu l'occasion de sortir du pays, de venir ici, ça m'a fait du bien.

Ilana : OK. Et l'occasion de venir ici, vous l'avez eue... Parce que vous avez entendu autour de vous qu'il y avait des gens qui faisaient ça, qui venaient en Europe. Comment est-ce que vous avez entendu parler pour venir ici ?

Interviewée G : Bon, non... L'occasion de venir ici... Bon, il y a ma soeur déjà qui vient à tout moment des vacances, et puis rentre au pays, vient des vacances._Et puis, moi, l'occasion, c'était... Moi, l'occasion de venir ici... Parce que moi, j'avais pas d'argent._Bon, j'avais peut-être envie... J'avais peut-être envie de venir en Europe, hésiter, faire un tour... En vacances, oui. Mais j'avais pas l'argent. Mais quand ma soeur m'a aidée, avec de l'argent, et puis je suis venue.

Ilana : OK, donc c'est votre soeur qui vous a permis de venir jusqu'ici. Oui, oui. Est-ce que... Voilà, vous avez vécu des situations d'inégalité, d'injustice au pays du fait que vous étiez une femme ?

Interviewée G : Au pays, dans les familles aussi. On a pas de place en étant une femme. On nous voit pas, on nous entend pas. Il y a pas de place pour nous. Les hommes nous écoutent pas, les femmes non plus nous écoutent pas.

Ilana : En famille, donc... Parce que vous étiez une fille, vous aviez un traitement différent au sein de votre famille ?

Interviewée G : Oui, parce qu'en familles ... A part avec nos parents, parce que nos parents sont déjà morts. Avec peut-être des enquêtes, mes parents sont morts à cause de l'état vous voyez. Et après j'ai été en famille, mais là j'étais maltraitée. On m'insultait, je devais les servir, et j'étais pas d'accord.

Ilana : Oui, OK. Oui, vous avez été confiée à différents membres de la famille, et c'est là que vous avez ressenti des formes d'injustice, alors ?

Interviewée G : C'est ça, c'était compliqué, je pensais que ces gens étaient là pour moi. Mais non, personne l'était

Ilana : Vous vous êtes senties seule alors ?

Interviewée G : Oui, très seule et abandonné comme ça

Ilana : Et est-ce que ces expériences vous ont permis d'envisager, de vous engager, par exemple, dans un mouvement politique, ou dans un mouvement tout autre, pour défendre le droit des femmes ?

Interviewée G : D'abord, dans mon pays, on ne défend pas les droits des femmes, normalement. Dans notre pays, si peut-être vous avez un problème, même dans une famille, même on vous fait des violences, quand tu pars même à la police, pour peut-être se plaindre, pour chercher peut-être une protection, qu'on puisse parler... Et là-bas, quand tu pars, on va te dire que ce sont vos problèmes des femmes, nous, ça ne nous regarde pas. Ça ne nous regarde pas, oui. Tu vois ? Oui, oui. C'est ce qui est le rapport. Oui. Parce que, par exemple, il y en a quand même... On peut dire qu'il n'y a pas la protection pour la femme.

Ilana : Oui. Oui, et même les idées politiques qui sont différentes de celles du gouvernement, je suppose qu'il n'y a pas vraiment de parti politique qui est contre le... C'est corrompu, quoi.

Interviewée G : Oui, tout c'est corrompu. Mes parents sont morts parce qu'ils avaient pas la même opinion et qu'ils essayaient de faire bouger les choses vous voyez ... Donc en fait on doit se taire, sinon on nous tue.

Ilana : oui donc c'est vraiment un enfermement finalement ? La corruption est telle que le gouvernement a tout pouvoir, vous êtes un peu impuissant ?

Interviewée G : C'est ça, on doit se taire, et on peut pas faire changer les choses

Ilana : OK. Est-ce que certaines émotions ont joué un rôle dans votre parcours ?

Interviewée G : Oui, certaines émotions... Oui, ça a joué. Par exemple, les émotions de peur, ça a joué... Les pleurs de tristesse, ça a joué un rôle, je peux le dire, comme une maladie.

Ilana : OK.

Interviewée G : La peur et la tristesse sont gastriques comme ça, c'est dans le ventre.

Ilana : Oui, OK. Voilà. OK. Et est-ce que vous pensez que cette émotion, donc vous, vous dites principalement la tristesse que vous avez vécue, est-ce que ça vous a permis d'avancer, d'agir et de...

Interviewée G : Ça m'a permis d'être forte.

Ilana : OK. Et donc peut-être d'avoir le courage de venir jusqu'ici.

Interviewée G : D'avoir le courage d'être forte et de changer ma vie oui

Ilana : OK. Et est-ce qu'il y en a certaines qui ont peut-être été un frein à certains moments dans votre vie ? Est-ce que certaines émotions vous ont freinées dans certaines choses ? Par exemple, la peur, parfois peut...

Interviewée G : Oui, oui bah évidemment la peur, ça m'a parfois paralysée comme ça. Mais après t'as une dose d'adrénaline et ça fait bouger. J'ai eu peur, je suis partie un jour, mais j'avais peur, j'étais en colère.

Ilana : Donc pour vous, la peur, ça a été un frein à certains moments de votre vie ?

Interviewée G : Oui, à certains moments de ma vie. Ca dépendait oui

Ilana : Ici en Belgique ou... Non, pas ici en Belgique. Est-ce que vous vous considérez comme féministe ?

Interviewée G : Comme quoi ? Féministe ?

Ilana : Vous savez ce que c'est, le féminisme ?

Interviewée G : Non, non

Ilana : le féminisme, c'est le mouvement qui défend les causes des femmes, donc les droits des femmes, qui va permettre aux femmes d'avoir accès à l'éducation. Vous voyez, en Belgique, on

est quand même sur un statut égalitaire aux hommes. Mais c'est grâce au féminisme. Est-ce que vous, vous vous diriez comme quelqu'un de féministe dans ce que vous défendez ?

Interviewée G : Si je serais... Comme quelqu'un qui défend les femmes ? Oui, pourquoi pas ?

Ilana : Est-ce que pour vous... Allez, est-ce que... Donc vous m'avez dit avoir vécu des situations d'inégalité, des traitements différents parce que vous étiez une femme. Comment est-ce que vous vous sentez par rapport à ça ? Est-ce que vous trouvez que c'est normal de vivre des expériences différentes du fait que vous êtes une femme ?

Interviewée G : Non, c'est pas normal.

Ilana : Donc pour vous, ces situations-là ne devraient pas exister, finalement. Vous devriez être au même pied d'égalité que les hommes.

Interviewée G : Les maltraitances, les violences, ça peut pas exister.

Ilana : Donc vous devriez être au même pied d'égalité qu'un homme.

Interviewée G : Il faut traiter les gens pareil. Même si vous êtes dans une famille, les enfants, les neveux, les nièces, les cousins...

Ilana : Oui, oui. Tout le monde doit être sur le même pied d'égalité. Hommes, femmes, familles extérieures, pauvres, riches... Donc pour vous, c'est très important...

Interviewée G : Maltraiter l'autre, elle, névé, cousin... C'est pas bien.

Ilana : Donc pour vous, c'est très important... Au final, la notion d'égalité est très importante dans votre... Dans vos valeurs, finalement, c'est important. C'est une de vos valeurs, l'égalité. Est-ce que vous avez déjà participé à des actions, des discussions ou des groupes sur les droits des femmes ?

Interviewée G : Non.

Ilana : Et est-ce que ça vous intéresserait d'y participer ?

Interviewée G : Oui, bien sûr.

Ilana : Pour vous, c'est important d'en apprendre plus sur tout ça ? Sur les femmes ?

Interviewée G : Oui.

Ilana : Et pourquoi ?

Interviewée G : Parce que je suis une femme. Ça pourrait être pour plein de raisons.

Ilana : Est-ce que vous avez le sentiment de faire quelque chose aujourd'hui, même à petite échelle, pour défendre les femmes ?

Interviewée G : Si. Oui.

Ilana : Et est-ce que vous voudriez faire plus ? Comment est-ce que vous voyez ici ? Comment est-ce que vous pourriez aider... Les femmes ?

Interviewée G : Ici, je vois peut-être une injustice. Par rapport à l'injustice. Oui. Je peux aider par parler, essayer de parler, des conseils.

Ilana : Est-ce que ça vous est déjà arrivé d'être témoin d'une situation d'injustice et d'intervenir ?

Interviewée G : Plusieurs fois.

Ilana : Ici ou au pays ?

Interviewée G : Ici, oui. Oui. Au pays aussi, oui. Oui, ici. Ici, ça m'est déjà arrivé dans la chambre. Oui, mais je ne savais pas comment attirer l'attention.

Ilana : Et comment vous êtes intervenue ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Interviewée G : Quand j'ai changé de chambre, je suis venue dans une autre chambre. Et ma première fois dans toute la chambre, quand je suis entrée, on ne peut pas aimer la chambre. Il y avait des accusations de vol. On a parlé même à Mme Dominique. Et puis Mme Dominique, quand elle est venue, au lieu de m'écouter, Mme Dominique, elle a crié directement à elle. Et puis moi, j'ai demandé à Mme Dominique, quand on vient dans l'accusation, est-ce que vous avez une preuve ? On peut accuser quelqu'un même s'il n'a pas de preuve

Ilana : Donc vous avez senti encore une fois une forme d'injustice à ce moment-là ?

Interviewée G : Oui, mais je n'avais pas...

Ilana : Mais vous n'êtes pas attardée sur la situation ?

Interviewée G : Je ne suis pas attardée sur la situation, je ne sais pas. Mais désormais, il y a des problèmes, il y a des choses et je m'enfous, ça me passe au-dessus tant pis.

Ilana : Et vous pensez comment est-ce qu'on pourrait abolir ces inégalités qui existent, qui sont fort marquées par exemple en Afrique, par rapport aux hommes, les femmes ?

Interviewée G : Surtout en Afrique, vraiment, il faut qu'on puisse, comment dire, arranger les situations comme ça, les femmes, regarder ça, comment dire, chercher, avoir au moins, mettre vraiment les droits là sur place, parce qu'ils parlent, mais il n'y a pas une exécution, tu vois, par rapport aux droits des femmes, par rapport aux protections des femmes.

Ilana : Il y a des lois qui sont mises en place au Congo par rapport à la protection des femmes ?

Interviewée G : Il y a des lois mais, comment dire, on n'exécute pas la loi, on parle mais, tu vois, il n'y en a pas. Quand tu es dans une situation là, il n'y en a pas.

Ilana : Oui, ils essayent de mettre des choses en place mais finalement...

Interviewée G : Parce que là-bas, je veux dire qu'il y a même des couples, il y a un homme qui peut donner des coups, faire de la violence à la femme, vous pouvez aller à la police, quand

vous êtes accusé, on peut arrêter l'homme, on peut l'arrêter aujourd'hui, puis demain, tu vois, la police te dit que c'est ton nom, tu peux le pardonner, tu vois ? Donc, il n'assure rien comme protection chez la femme.

Ilana : Oui, l'homme a toujours raison finalement. Et du coup, la femme est un peu soumise, finalement, à l'homme.

Interviewée G : Oui, mais la femme peut être soumise, mais alors l'homme, s'il est toujours brutal, il resterait toujours brutal, tu vois ?

Ilana : Oui, c'est beaucoup un contexte de violence, finalement.

Interviewée G : Il y a d'autres hommes qui font des violences, qui crient à tout moment, qui tapent les femmes, tu vois ?

Ilana : Oui, oui. Donc, vous avez voulu quitter cette sphère de violence qu'il y avait au Congo ?

Interviewée G : Pardon ?

Ilana : Vous avez voulu quitter toute cette violence qui était autour de vous au Congo, que ce soit violence, quand je dis violence, ça peut être violence physique, verbale, mais aussi même violence au niveau d'inégalité.

Interviewée G : Non, pas quitter, quitter, c'est trop dur, mais juste être dans un endroit où tu vois qu'il y a une protection pour la femme, il y a de la sécurité pour la femme, tu vois ?

Ilana : C'est ce que vous avez voulu faire en venant ici ? Du coup, avoir une sécurité pour vous ?

Interviewée G : Oui, bon, je voulais juste avoir une sécurité, protection, c'est tout.

Ilana : Et pouvoir avoir une vie en sécurité, sans trop de violence, en tout cas en essayant d'échapper à cette sphère de violence. Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter ?

Interviewée G : Non.

Ilana : Bon, pour moi, c'est fini alors. C'était juste quelques petites questions. Merci beaucoup.

Interviewée G : avec plaisir Madame Ilana , merci à vous, bonne journée

Annexe 4 – déclaration sur l'honneur pour l'utilisation de l'IA

Déclaration sur l'honneur, mémoires de l'Ecole de communication, UCLouvain

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes d'utilisation publiées par la Faculté ESPO et disponible à cette adresse :

<https://intranet.uclouvain.be/fr/myucl/facultes/espo/intelligence-artificielle-consignes-d-utilisation-pour-les-etudiant-es.html>

Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note facultaire constituent des irrégularités graves au regard du *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : Cordier Ilana

Date : mercredi 27 mai 2026

A handwritten signature in black ink, consisting of several loops and a long horizontal stroke extending to the right.

Signature de l'étudiant·e :